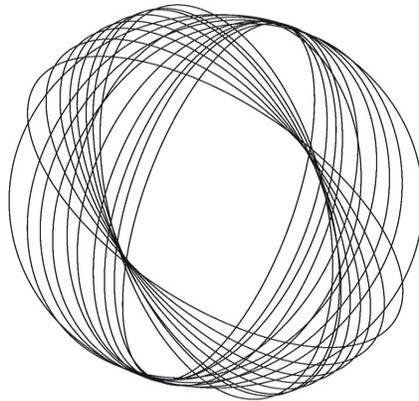


DU MONDE ENTIER

NATHAN HILL
BIEN-ÊTRE

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR NATHALIE BRU



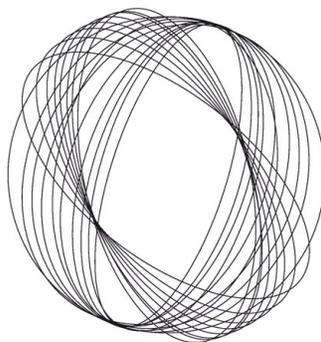
nrf

GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

NATHAN HILL
BIEN-ÊTRE

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR NATHALIE BRU



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

NATHAN HILL

BIEN-ÊTRE

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nathalie Bru*

nrf

GALLIMARD

À mes parents

VIENS AVEC



Il vit seul au troisième étage d'un vieil immeuble en brique sans vue sur le ciel. Quand il regarde par la fenêtre, il ne voit que sa fenêtre à elle – de l'autre côté de l'étroite ruelle, presque à portée de main, où elle vit seule, elle aussi, au troisième étage d'un autre vieil immeuble. Il ne connaît pas son prénom, ni elle le sien. Ils ne se sont jamais parlé. C'est l'hiver à Chicago.

Aucune lumière, ou presque, ne pénètre dans cette ruelle qui les sépare, ni d'ailleurs aucune pluie, neige, grésil, brouillard, ou ce truc mouillé, vaguement craquant, que les gens d'ici appellent *mix hivernal*. La ruelle est sombre et silencieuse, et la météo n'y change jamais. L'endroit semble n'avoir absolument aucune atmosphère, un vide cousu à l'intérieur de la ville qui a pour vocation singulière de séparer les choses des choses, comme l'espace interstellaire.

Elle est apparue pour la première fois le soir de Noël. Il était allé se coucher tôt ce soir-là, le moral dans les chaussettes – seule âme qui vive dans cet immeuble cacophonique, et que personne n'attendait nulle part –, quand de l'autre côté de la ruelle une lumière s'est allumée et une petite lueur chaude a remplacé l'habituelle obscurité béante. Il

s'est levé pour s'avancer vers la fenêtre. Elle était là, tourbillon de mouvements, organisant, déballant, sortant de petites robes aux couleurs vives de deux grandes valises assorties. La fenêtre derrière laquelle elle se trouvait était si proche de lui, et elle aussi était si proche – la distance entre leurs deux appartements franchissable d'un seul bond ambitieux – qu'il a reculé d'un ou deux pas pour mieux s'immerger dans son obscurité. Il est resté accroupi à la regarder pendant un petit moment, avant de se trouver indécent et de retourner se coucher. Mais au fil des semaines il est revenu au théâtre de cette fenêtre, plus souvent qu'il ne voudrait l'admettre. Il reste parfois assis là, caché, et pendant quelques minutes il observe.

Dire qu'il la trouve belle paraît trop simple. Bien sûr qu'il la trouve belle : une beauté objective, classique, *évidente*. Sa démarche, déjà, rebondissante, joyeuse et élégante, pleine d'une sorte d'allégresse, l'a totalement conquis. Elle glisse sur le plancher de son appartement en grosses chaussettes, virevolte parfois sans prévenir, sa robe tourbillonnant autour d'elle. Dans ce lieu terne et crasseux, elle préfère les robes – des robes à fleurs colorées incongrues dans la poussière du quartier et le froid de l'hiver. Elle replie les jambes sous leur tissu quand elle est assise dans son fauteuil en velours moelleux, quelques bougies à proximité, l'air impassible et calme, tenant un livre d'une main et effleurant lentement de l'autre la bordure d'un verre à vin. En la contemplant en train de toucher ce verre, il se demande comment le bout de ses doigts peut inspirer un si intense tourment.

Elle a décoré son appartement de cartes postales des endroits qu'elle a sans doute visités – Paris, Venise, Barcelone, Rome – et de reproductions d'œuvres d'art encadrées qu'elle a sans doute vues en vrai – la statue de David, la *Pietà*, *La Cène*, *Guernica*. Elle a des goûts variés et intimidants ; lui n'a même jamais vu l'océan.

Elle lit immodérément, n'importe quand, allume sa lampe de chevet jaune à deux heures du matin pour feuilleter de grands livres encombrants – biologie, neurologie, psychologie, microéconomie – ou des pièces de théâtre, des recueils de poèmes, d'épais volumes sur l'histoire des guerres et des empires, des revues scientifiques aux noms indéchiffrables et à la terne reliure grise. Elle écoute de la musique, sans doute classique, étant donné la façon dont elle balance la tête. Il fait tout son possible pour identifier la couverture des livres ou la pochette des vinyles, avant de courir à la médiathèque, le lendemain matin, pour y lire tous les auteurs qui la tirent du lit et la gardent éveillée, et écouter les symphonies qu'elle semble se passer en boucle : *l'Haffner*, *l'Héroïque*, *le Nouveau Monde*, *l'Inachevée*, *la Fantastique*. Il imagine, s'ils finissent par se parler un jour, glisser l'air de rien dans la conversation un détail sur la *Symphonie fantastique* qui l'impressionnera et la fera tomber amoureuse.

S'ils finissent par se parler un jour.

Elle est tout à fait le genre de personne – cultivée, globe-trotteuse – qu'il espérait trouver en venant s'installer dans cette ville épouvantablement grande. Évidemment, il s'en rend compte à présent, il y a une faille à son plan : une femme comme elle, cultivée et globe-trotteuse, ne s'intéresserait jamais à un type aussi inculte, provincial, rustre et arriéré que lui.

Il ne lui a connu qu'une seule visite. Un homme. Elle a passé un temps effroyablement long dans la salle de bains avant qu'il arrive, essayé six robes avant d'opter pour la plus moulante – une violette. Elle a attaché ses cheveux. S'est maquillée, démaquillée puis maquillée de nouveau. Elle a pris deux douches. Il ne la reconnaissait pas. L'homme est arrivé avec un pack de six bières et ils ont passé ensemble deux heures manifestement insipides et pleines d'embarras. Puis il est reparti en lui serrant la main. Il n'est jamais revenu.

Après quoi elle a enfilé un vieux T-shirt informe et elle a passé le reste de la soirée assise là, à manger des céréales froides, prise d'un accès de mollesse intime. Elle n'a pas pleuré. Elle est juste restée là, comme ça.

De l'autre côté de leur ruelle sans oxygène, il la regardait en se disant qu'en cet instant elle était belle, même si le mot « belle » lui semblait, tout d'un coup, trop étriqué pour la situation. La beauté, a-t-il songé, a deux visages, un public et un privé et il est difficile pour l'un de ne pas annuler l'autre. Il lui a écrit un petit mot au dos d'une carte postale de Chicago : *Avec moi, vous n'auriez jamais à faire semblant.* Puis il a jeté la carte et recommencé : *Tu n'aurais jamais à essayer d'être une autre que toi-même.* Il n'a posté aucune des deux. Il ne les poste jamais.

Parfois l'appartement reste plongé dans le noir, alors il passe sa soirée – sa soirée ordinaire, suffocante – à se demander où elle peut être.

C'est dans ces moments-là qu'elle le regarde.

Elle s'assied à sa fenêtre, dans la pénombre, où il ne peut pas la voir.

Elle l'étudie, elle l'observe, note son immobilité, sa tranquillité, et admire la façon qu'il a de lire, pendant des heures, obstinément, assis en tailleur sur son lit. Il est toujours seul là-dedans. Son appartement : une petite boîte aux quatre pauvres murs blancs et nus, meublée seulement d'une étagère en parpaings et d'un futon condamné à rester au sol, pas le genre d'endroit où l'on prévoit de la visite. La solitude, semble-t-il, lui colle à la peau.

Dire qu'elle le trouve beau paraît trop simple. Il est beau simplement dans le sens où il semble ne pas être conscient qu'il pourrait l'être : un bouc noir assombrissant un visage enfantin aux traits délicats, de grands pulls déguisant un corps maigrelet. Toutes ses tenues ont une saveur de fin du monde : T-shirts noirs usés jusqu'à la

corde, rangers noires, jeans sombres en manque de rapiéçage. Elle n'a rien vu chez lui qui puisse indiquer la présence d'une seule cravate.

Parfois, il reste devant son miroir torse nu, blafard, désapprobateur. Il est tellement *chétif* – petit, anémique et maigre comme un toxicomane. Il vit de cigarettes et d'un repas de temps à autre – enveloppé de carton et de plastique, prêt pour le micro-ondes, parfois lyophilisé et réhydraté en quelque chose de vaguement comestible. Être témoin de tout cela lui fait le même effet que de regarder les pigeons imprudents prendre feu et mourir sur les câbles électriques du métro aérien.

Il a besoin de légumes dans sa vie.

De potassium et de fer. De fibres et de fructose. De céréales denses et savoureuses et de jus colorés. Tous les éléments et élixirs d'une bonne santé. Elle voudrait mettre du ruban autour d'un ananas et le lui envoyer accompagné d'un petit mot. Toutes les semaines, ce serait un nouveau fruit. Qui dirait : *Ne t'inflige pas ça.*

Pendant presque un mois, elle a regardé les tatouages s'étendre sur son dos comme du lierre, au point de ne plus former maintenant qu'une unique masse chaotique de formes et de couleurs migrant vers ses bras fluets, et elle se dit : *Je pourrais m'y faire.* En réalité, il y a quelque chose de rassurant dans un tatouage décomplexé, un tatouage qui dépasse même du col d'une chemise. C'est une preuve de personnalité, se dit-elle, d'une certaine confiance en soi, le signe de quelqu'un qui a la force de ses convictions – qui *a* des convictions –, contrairement à elle, avec sa crise existentielle ordinaire et cette question qui la ronge depuis son arrivée à Chicago : *Qui vais-je devenir ?* Ou peut-être, plus précisément : *Parmi mes multiples facettes, qui est la vraie moi ?* Le garçon au tatouage agressif semble proposer une autre voie, un antidote à l'anxiété de l'incohérence.

C'est un artiste – aucun doute là-dessus, puisqu'il passe le plus clair de son temps à mélanger peintures et solvants, encres et teintures, à sortir à la pince des feuilles de papier photo de leur bain chimique, ou à inspecter des négatifs à l'aide d'une petite loupe ronde au-dessus d'un caisson lumineux. Elle est impressionnée par le temps qu'il peut consacrer à les regarder. Il reste une heure, parfois plus, à comparer deux cadrages, examinant l'un, puis l'autre, puis le premier de nouveau, à la recherche de l'image la plus parfaite. Puis, lorsqu'il l'a trouvée, il l'entoure d'un gros trait rouge au crayon gras avant de barrer les autres sur le négatif, et elle applaudit sa fermeté : image, tatouage ou vie de bohème, il choisit toujours tout avec détermination. Elle qui est incapable de trancher même pour les plus petites choses, quoi porter, qu'étudier, où habiter, qui aimer ou *que faire de sa vie*, elle envie cette qualité autant qu'elle la désire. Ce garçon a l'esprit apaisé par un objectif supérieur, tandis qu'elle, elle se sent comme un haricot se débattant dans sa cosse.

Il est tout à fait le genre d'individu – rebelle, passionné – qu'elle espérait trouver en venant s'installer dans cette ville loin de tout. Évidemment, elle s'en rend compte maintenant, il y a une faille à son plan : un homme comme lui, rebelle et passionné, ne s'intéresserait jamais à une fille aussi conventionnelle, indécise, conformiste et bourgeoise qu'elle.

Alors, ils ne se parlent pas, et les nuits d'hiver s'écoulent au ralenti, glaciales, le gel formant comme des bernacles sur les branches des arbres. Toute la saison, c'est la même scène : quand c'est éteint chez lui, c'est qu'il la regarde ; et quand il fait noir chez elle, c'est elle qui le regarde. Les soirs où elle est de sortie, il reste assis là, abattu, désespéré, un peu pathétique même, et les yeux sur sa fenêtre il se dit que le temps file entre ses doigts, que les occasions sont derrière lui, qu'il est en train de perdre une course contre la vie qu'il voudrait avoir. Et les

soirs où c'est lui qui est de sortie, elle reste assise là et se sent abandonnée, une fois encore, complètement cabossée par le monde, et elle scrute sa fenêtre comme s'il s'agissait d'un aquarium, en espérant voir surgir de la noirceur une chose merveilleuse.

Et donc, ils sont là tous les deux, suspendus dans la pénombre. Dehors, la neige tombe, épaisse et silencieuse. Dedans, ils sont seuls, chacun dans son petit studio, dans son vieil immeuble croulant. Ils ont tous les deux éteint les lumières. Ils guettent tous les deux le retour de l'autre. Assis près de leur fenêtre, ils attendent. Ils ont les yeux rivés sur le côté opposé de la ruelle, sur la pénombre d'un appartement et, sans le savoir, ils se regardent.

Leurs immeubles n'avaient jamais été conçus pour l'habitation. À l'origine, le sien à lui était une usine. Le sien à elle, un entrepôt. N'ayant pas imaginé que des gens y vivraient un jour, ceux qui les avaient construits n'avaient pas pensé à la vue depuis les fenêtres. Les deux bâtiments dataient des années 1890. Rentables jusque dans les années 1950, ils avaient été abandonnés au cours de la décennie suivante et se trouvaient désaffectés depuis. Du moins jusqu'à ce jour de janvier 1993 où l'on s'en est emparé pour en faire autre chose – des appartements et des studios abordables pour artistes fauchés – et où il a été engagé pour documenter le chantier.

On attend de lui qu'il soit la mémoire du bâtiment, qu'il capture l'atmosphère de délabrement avant la réhabilitation. Sous peu, des équipes d'ouvriers – *ouvrier* devant ici être entendu dans son sens le plus large en ce qu'il décrit les poètes, peintres et guitaristes travaillant sur le chantier en échange d'une réduction de loyer – vont venir nettoyer, poncer, peindre et se charger de l'enlèvement des déchets, de façon à rendre l'endroit pour l'essentiel habitable. Et donc il est là,

traînant dans les recoins les plus immondes et délabrés de l'ancienne usine, à prendre en photo les ruines avec un appareil qu'on lui a prêté.

Il arpente les longs couloirs du quatrième étage, soulevant un brouillard de poudre et de crasse à chacun de ses pas. Il photographie la poussière et les tas de plâtre, de briques et de carreaux de plafond effondrés. Il photographie les graffitis compliqués. Photographie les vitres cassées, les rideaux décomposés en lambeaux fibreux. Il craint de tomber sur un squatteur endormi, et se demande si dans ce cas il vaut mieux le silence ou le bruit. Le silence lui épargnerait peut-être une confrontation. Mais s'il le réveille en faisant du bruit peut-être que le squatteur, effrayé, prendra la fuite.

Il s'arrête lorsque quelque chose accroche son regard : un rai de soleil sur un mur où la peinture s'écaille lentement, se gondole et dessine des milliers de zébrures et de fissures minuscules. Cent ans après qu'on l'a étalée là, cette peinture prend sa liberté, et la texture lui rappelle la surface craquelée des vieux portraits des maîtres hollandais. Elle lui rappelle aussi, de manière plus prosaïque, cette petite mare, là-bas, sur les terres de son père, qui s'asséchait pendant les étés sans pluie, révélant une boue mouillée qui durcissait et se craquelait pour dessiner un fouillis de petites figures fractales dans la terre. La peinture ici ressemble à ça, à ce sol déchiré, et il la photographie de biais comme pour orienter le regard vers ses longues extrémités exfoliées – moins un cliché *de* quelque chose qu'un cliché *sur* quelque chose : sur l'âge, le changement, la transfiguration.

Il reprend sa déambulation. Opte pour le bruit, car il n'est pas sûr de pouvoir vraiment passer inaperçu avec les bottes qu'il porte – un gros modèle coqué, acheté pas cher au surplus militaire, nécessaire étant donné les clous qui dépassent du sol et les tessons de verre, témoins d'une nuit mouvementée où les bouteilles de bière ont volé. Il se dit qu'il devrait aussi porter un masque, à cause de la poussière

dans l'air, de la poussière et de la terre, et probablement aussi des moisissures, du plomb toxique et des méchants microbes, un nuage de particules brumeux et immobile qui modèle la lumière du soleil, dont les striures scintillant à travers les fenêtres, qu'on qualifierait de « rayons divins » dans la photographie de paysage, semblent ici bien plus blasphématoires. Des rayons malsains, plutôt.

Et puis il y a les seringues. Il en trouve beaucoup, généralement rassemblées en petits tas méthodiques dans les coins sombres, amassées avec persévérance, ne contenant plus qu'un morceau de pâte noirâtre au bout de leur aiguille, et pour les photographier il choisit la profondeur de champ la plus faible, afin de rendre la photo presque entièrement floue, une façon astucieuse, selon lui, d'évoquer les sensations éprouvées par la pauvre âme en manque. Dans le quartier, les gens vouent à l'héroïne un étrange amour mêlé de haine – ils se plaignent vaguement des seringues qu'ils trouvent dans le parc, et des bâtiments abandonnés au coin de la rue, dont tout le monde sait qu'ils servent de lieux de shoot, étant donné le nombre de toxicos qu'on y trouve. Et pourtant ? La plupart des artistes de son immeuble, qui comptent parmi les râleurs, donnent plus ou moins l'impression qu'ils en consomment. Et souvent. Pâles, le cheveu terne, ils ont l'œil cave et l'air décharné des réguliers de la défonce. C'est d'ailleurs pour ça que lui aussi a obtenu son logement. Il exposait pour la première fois dans une galerie quand le propriétaire de l'immeuble est venu le trouver et lui a demandé : « C'est toi Jack Baker ?

— Oui, a-t-il répondu.

— Le photographe ?

— Ouaip. »

C'était une exposition d'automne à l'école de l'Art Institute of Chicago. Y étaient exposées des œuvres des nouveaux élèves en arts plastiques et, parmi la douzaine d'artistes de première année qui se

partageaient les lieux, Jack était le seul à pratiquer essentiellement la photographie de paysage. Les autres étudiants étaient des peintres expressionnistes au talent faramineux, réalisaient des sculptures élaborées qui mêlaient divers matériaux de récupération, ou pratiquaient l'art vidéo, avec des installations à base d'interconnexions complexes entre écrans de télévision et magnétoscopes.

Jack, lui, photographiait des arbres.

Au Polaroid.

Dans les prairies de chez lui. Des arbres qui poussaient comme pousse un arbre exposé aux éléments : à l'oblique, le tronc rudoyé par des vents implacables.

Neuf de ces Polaroids étaient scotchés sur des grilles de huit centimètres sur huit accrochées aux murs blancs de la galerie, et Jack se tenait juste à côté, attendant en vain que quelqu'un vienne échanger sur son travail. Des dizaines de collectionneurs tirés à quatre épingles étaient déjà passés devant lui sans s'arrêter quand cet homme au teint pâle, en pull-over blanc élimé et chaussures de bûcheron aux lacets défaits, s'approcha. Il s'appelait Benjamin Quince et était étudiant de deuxième cycle, inscrit depuis sept ans dans un programme universitaire consacré aux nouveaux médias, en cours de rédaction de son mémoire, ce qui, pour un novice tel que Jack, représentait autant de prouesses inaccessibles. Benjamin a littéralement été le premier à poser une question à Jack. Question qui était la suivante : « Donc. Des arbres ?

— Le vent souffle fort là d'où je viens, a répondu Jack. Et les arbres poussent de travers.

— Je vois », a fait Benjamin, en plissant les paupières derrière ses épaisses lunettes rondes, frottant machinalement les rares poils à son menton. Son pull-over en laine, distendu et troué, avait par endroits l'air d'un napperon. Il avait les cheveux sales, fins et clairsemés,

couleur jaune foin et d'une longueur particulière qui exigeait de les replacer derrière l'oreille inlassablement. « Et d'où viens-tu ? a-t-il demandé.

— Du Kansas, a répondu Jack.

— Ah », a-t-il fait en acquiesçant d'un signe de tête, comme si l'information était la confirmation d'une donnée essentielle. « L'Amérique profonde.

— Oui.

— Le grenier à grains de l'Amérique.

— C'est ça.

— Le Kansas. C'est du maïs ou du blé ? Je ne vois pas bien.

— Tu connais la chanson "Home on the Range" ?

— Bien sûr.

— En gros, c'est de là que je viens.

— Et tu en es parti, bravo à toi », a fait Benjamin avec un clin d'œil, avant d'étudier les Polaroids un instant. « Je parie que personne ne s'intéresse à ces photos.

— Je te remercie.

— Pas de jugement de valeur. Je dis juste que ces images ne sont sans doute pas la tasse de thé de ce public-ci. Pas vrai ?

— La plupart des gens s'arrêtent entre une et trois secondes avant de poursuivre leur chemin avec un sourire poli.

— Et tu comprends pourquoi ?

— Pas vraiment.

— Parce que les Polaroids ne sont pas des actifs valorisables.

— Pardon ?

— Ça ne se vend pas. On n'a pas vu un seul Polaroid dans une enchère chez Sotheby's. Les Polaroids sont produits en masse, instantanés, bon marché, éphémères. Les composants chimiques vont se dégrader, l'image se dissoudre. Un Polaroid n'est pas un bien

durable. Et ces gens, ici ? » Benjamin a désigné l'ensemble des autres visiteurs d'un geste vague. « Ils se disent collectionneurs, mais *investisseurs* leur irait mieux. Ce sont des laquais du capitalisme. Des pions matérialistes. Ils cherchent à acheter quand le cours est bas et à revendre quand il est haut. Ton problème, c'est que le cours d'un Polaroid ne sera jamais haut.

— Honnêtement, je n'y avais pas songé.

— Tant mieux.

— J'aime ces arbres, c'est tout.

— Je dois dire que j'admire ton authenticité. Tu ne fais pas partie de ces petites salopes lèche-bottes. J'adore. » Benjamin s'est approché et a posé une main sur l'épaule de Jack pour lui murmurer : « Écoute. Je suis proprio d'un immeuble à Wicker Park. Un vieux bâtiment industriel abandonné. Que la banque m'a cédé pour un dollar parce qu'elle voulait le voir sortir de sa compta. Tu vois où c'est, Wicker Park ?

— Pas vraiment.

— Dans le North Side. À une quinzaine de minutes de métro. Sur la Blue Line. À six arrêts d'ici. Un monde à part.

— Comment ça ?

— Un monde vrai, déjà. Avec de la substance. C'est là-bas qu'on trouve les vrais artistes qui créent des trucs qui n'ont rien à voir avec ces conneries pour philanthropes friqués. Et là que se fait la vraie musique aussi, pas la daube commerciale de la radio. Je suis en train de rénover mon bâtiment, de fond en comble, pour en faire une copro pour les artistes. La Fonderie, je l'ai baptisée. Très sélect, uniquement sur invitation, rien de *mainstream*, rien de conventionnel, pas de trouduc des fraternités, petits bourgeois interdits.

— Ça a l'air sympa.

— Tu prends de l'héro ?

— Non.

— Pourtant, t'as l'air. Ce qui est parfait. Ça te branche de venir ? »

Pour la première fois de la vie de Jack, être maigre et frêle devenait un atout : ça lui a permis de décrocher cet appartement de Wicker Park, où il est hébergé gratuitement en échange de services photographiques, entouré de musiciens, d'artistes et d'écrivains qui, pour la plupart, ont eux aussi l'air d'héroïnomanes. C'est formidable d'habiter là, et malgré le piètre état du bâtiment, malgré la pénombre, la désolation et le froid glacial d'un véritable hiver de Chicago, malgré les agressions fréquentes dans le quartier, et les dealers qui, à ce qu'on dit, hantent le parc, malgré les gangs aux rivalités complexes et leurs brouilles épisodiques, Jack adore. C'est le premier hiver qu'il passe loin de chez lui et il est étonné de voir à quel point il se sent vivant ici, tout à fait libre, plus libre qu'il ne l'a jamais été jusqu'ici. La ville est bruyante, sale, dangereuse et chère, et il adore. Il adore en particulier le bruit, le grondement du métro aérien, les coups de klaxon impatients des taxis, les glapissements des sirènes de police, le gémissement de la glace du lac quand elle frotte contre le béton des berges. Et il adore ces nuits où le bruit cesse, où la ville est mise à l'arrêt et bâillonnée par une de ces tempêtes de neige aux flocons d'une taille et d'une lenteur inouïes, qui ensevelit les voitures le long des trottoirs, rend le ciel pareil à un rideau de gaze orange reflétant la lueur des réverbères, et où le sol accueille chaque pas d'un craquement gratifiant. Il adore la ville la nuit, surtout lorsqu'en sortant de l'Art Institute il contemple Michigan Avenue et, à l'horizon, la silhouette des gratte-ciel qui touchent les épais nuages par temps très gris, leur façade plate et colossale, gravée de centaines de carrés jaunes minuscules là où les affaires de la ville font des heures supplémentaires.

C'est un sentiment étrange, de se sentir vivant comme ça, peut-être pour la première fois, de comprendre que jusque-là la vie n'était pas

exactement vécue ; qu'elle était endurée.

À Chicago, il voit l'art pour de vrai (les musées n'étant pas une option là d'où il vient) ; il va au théâtre (alors qu'il n'a jamais fréquenté d'école ayant, ne serait-ce qu'une fois, monté une pièce) ; il découvre des plats entièrement nouveaux (auxquels il n'avait jamais goûté jusqu'ici : pesto, pita, empanadas, pierogi, baba ganoush) ; il écoute des camarades de classe débattre avec sérieux pour élire le meilleur : John Ashbery ou Frank O'Hara ? Arne Næss ou Noam Chomsky ? David Bowie ou n'importe qui d'autre ? (Débats que les gens de chez lui accueilleraient avec des regards vides, voire des coups.) Pour le restant de ses jours, les morceaux sortis cet hiver-là le renverront immanquablement à cette exubérance et à cette liberté –

Rage Against the Machine hurlant « *Fuck you, I won't do what you tell me !* », paroles incarnant pour l'heure le mieux sa philosophie. Mais même les tubes kitsch de la radio paraissent touchants et chargés de sens, des chansons comme « Life Is a Highway », « Right Now » et « Finally » ou ce tube extrait d'Aladin rabâché sur les ondes dont Jack a presque fait son hymne personnel à la ville : « A Whole New World » – un monde tout neuf, car c'est bien ce qu'est Chicago à ses yeux.

(Même s'il n'avouera à personne – jamais – qu'en privé, sous la douche, il fredonne, et parfois même chante une chanson tirée d'un dessin animé Disney, et encore moins qu'il y puise une grande force. Non, ce secret-là, il l'emportera dans la tombe.)

Il adore le bruit de la ville parce qu'il y trouve un côté rassurant – la preuve d'autres gens, de voisins, de compatriotes. Et puis il y a aussi quelque chose de grandiose à devenir insensible au bruit, à pouvoir dormir paisiblement malgré les bips et les éclats de voix, les alarmes des voitures et les sirènes de police – c'est un signe de transcendance. Là d'où il vient, le seul bruit était celui du vent, sourd et incessant, un vent de prairie continu et monotone. Parfois, étouffés par ce vent

après le coucher du soleil, on entendait les aboiements et les hurlements des coyotes qui chassaient dans la campagne la nuit venue. De temps en temps les hurlements d'une meute se réduisaient d'un coup à un seul son, une unique voix lugubre, et le cri devenait plus pressant, plus perçant, puis plus plaintif, pareil à un gémissement, et Jack, qui ne dormait pas encore, l'entendait malgré les couvertures rabattues sur sa tête, et savait exactement ce qui se passait. Un coyote était prisonnier du barbelé.

Voici l'histoire : il arrive qu'en voulant franchir une clôture en barbelé les coyotes ne sautent pas assez haut et restent accrochés au sommet, coincés à la jonction du flanc et des pattes arrière, zone qui chez les canidés forme une sorte de crochet funeste. Les pattes avant se tendent, battent dans les airs, sans tout à fait toucher le sol, et les pattes arrière ruent de toutes leurs forces, mais ils restent pendus là, parce que leur anatomie n'a pas cette flexibilité qui permettrait à d'autres espèces de se sortir de ce mauvais pas. Les coyotes n'ont pas la capacité de se contorsionner, de manœuvrer ces pattes arrière conçues pour propulser, alors ils restent là, à pendouiller, toute la nuit. Et comme c'est à du barbelé qu'ils pendouillent, les chances sont grandes qu'ils soient tombés – et se soient empalés – sur les griffes tranchantes du grillage, qui creusent à présent leur chair à l'endroit le plus tendre, le plus délicat de leur corps, et plus les coyotes se débattent, plus ils trépident et plus ils ruent, plus les pointes vont fouiller leurs entrailles, si bien que, pour finir, ils meurent en se vidant de leur sang, leurs cris emportés sur des kilomètres par le vent. Jack les voyait le matin venu, pendus comme du linge sur un fil.

Comparées à ça, les sirènes de Chicago sont un vrai bonheur. Même les agressions sont un prix raisonnable à payer pour trouver sa place dans ce monde.

Jack, jusqu'ici, a évité le pire. Depuis son installation à Wicker Park, il travaille son apparence, pour en faire, espère-t-il, un repoussoir à agresseurs, suggérer le danger qu'il y aurait à s'approcher de lui, grâce à des vêtements achetés dans les friperies de l'Armée du salut, une foultitude de tatouages et des cheveux en bataille, une sorte de démarche fière de citadin endurci et, au-dessus de sa quasi sempiternelle cigarette, un regard d'acier, déterminé – autant de détails qui, mis bout à bout, communiquent un seul message : *Dégage*. Il ne veut pas être agressé, et pourtant il est conscient que la possibilité de l'être contribue, d'une étrange manière, au charme, à l'attrait particulier de ce quartier. Les artistes ne viennent pas vivre ici malgré le danger, mais pour le danger. Ils sont là pour l'embrasser. Wicker Park est, d'après Benjamin Quince (lequel, une fois qu'il est lancé, est vraiment capable de passer la nuit entière sur ce sujet), la réponse de Chicago à Montmartre : pas cher, sale et délabré et, par voie de conséquence, vivant.

L'insalubre y est donc ouvertement célébré, d'où les photographies de Jack qui tentent de capturer exactement cette qualité : le crasseux, le malsain. Il fouille les couloirs, les anciens bureaux et les pièces de stockage du quatrième étage, à la recherche de preuves de cette vie sur le fil du rasoir. La peinture écaillée. Les seringues abandonnées. Les vitres brisées. Les rideaux dégueulasses. Les murs qui se désagrègent. La poussière, qui s'est déposée en couches si épaisses au fil des années qu'elle ressemble à présent à du sable.

« C'est tellement brut », commente plus tard Benjamin en inspectant les photos.

Ils sont ensemble sur le toit de l'immeuble, en plein hiver. Jack souffle de l'air chaud dans le creux de ses mains gelées. Il porte son habituel caban noir trop fin sous lequel il a empilé tous les pulls qu'il possède. La parka de Benjamin est si grosse que ça lui donne un côté

montgolfière. Il a les joues rose pastèque, et cette parka qu'il porte semble chaude, moelleuse, sans doute en duvet, un matériau dont Jack a déjà entendu parler mais qu'il ne pourrait pas exactement définir.

Benjamin regarde les photos, et Jack regarde le quartier gris tout autour d'eux, le rare piéton ou la rare voiture, les monticules de neige sale, les rues et les ruelles toutes parfaitement rectilignes qui disparaissent au bord du lac au loin. Ils se trouvent sur le côté est du bâtiment, celui qui fait face à la fenêtre de la fille. Cette « elle » sans nom. Jack baisse les yeux vers son appartement. Elle n'est pas là, mais cette nouvelle vue plongeante a quelque chose d'étrangement excitant. Il découvre un tapis près de la fenêtre, qu'il ne pouvait pas discerner depuis son poste d'observation habituel au troisième étage. Et il charge cette nouvelle information d'une grande signification : *C'est une femme qui achète des tapis.*

Il veut tout savoir d'elle. Mais il n'a rien demandé à personne sur la fille à la fenêtre, parce qu'il ignore comment se renseigner sans révéler en même temps qu'il lui arrive de l'espionner – pratique dont il a honte, mais seulement parce qu'il sait que les autres trouveraient ça honteux.

Benjamin, toujours en train d'admirer les photos, dit : « Il faut qu'on les mette sur internet.

— D'accord », répond Jack alors qu'en contrebas, un homme s'engage dans la ruelle. Il porte un grand sac de marin, et à en juger par sa démarche vacillante, soit le sac est si lourd qu'il met en péril son équilibre, soit le type est très saoul.

Jack ajoute : « C'est quoi, internet ? »

Benjamin lève un instant la tête des photos : « T'es sérieux ? »

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

— Internet. Tu sais bien. L'autoroute de l'information. Le cyberspace digital hypertextuel global. »

Jack acquiesce, puis dit : « Pour être honnête, je ne suis pas sûr de bien comprendre ces termes-là non plus. »

Benjamin se met à rire. « Ils n'ont pas encore d'ordinateurs au Kansas ?

— Ma famille n'en a jamais vraiment vu l'utilité.

— D'accord. Bon, internet. Comment expliquer ? » Il réfléchit un instant. « Tu vois ces flyers pour les groupes de rock que les gens agrafent partout aux poteaux téléphoniques ?

— Ouais.

— Internet c'est le même principe, sauf qu'au lieu d'être sur le poteau, les flyers sont à l'intérieur.

— Je ne te suis plus.

— Imagine que les flyers sont dans les câbles de téléphone, en train de voyager à la vitesse de la lumière, tous connectés, dynamiques, communiquant les uns avec les autres, accessibles à n'importe qui dans le monde.

— N'importe qui ?

— À condition d'avoir un ordinateur et une ligne téléphonique. J'ai eu des visiteurs d'Angleterre, d'Australie, du Japon.

— Pourquoi les gens au Japon s'intéresseraient-ils à ton flyer ?

— Il y a des marginaux partout, mon ami. Les incompris, les rejetés, les dissidents, les insatisfaits, les *freaks*. Avec internet, on se trouve. C'est une sorte de monde alternatif incroyable. Plus besoin de t'aplatir devant les règles conformistes habituelles. T'es libre d'être toi-même, bizarre et déjanté. Donc, ça en fait un endroit plus honnête, moins hypocrite, plus réel.

— Plus réel que quoi ?

— Que le monde. Que le bocal à poissons manufacturé dans lequel on vit. Que tout l'appareil d'oppression commerciale et de contrôle des pensées.

— Waouh. T’as dû faire un sacré flyer, toi.

— À la pointe du progrès.

— Et il parle de quoi ce flyer ? De la Fonderie ?

— En quelque sorte, mais aussi du quartier, de son énergie, de l’atmosphère contestataire. Tu veux voir ?

— Bien sûr.

— Je vais te former. Je serai ton sherpa de l’internet. Je vais te sortir des années 1980.

— Merci.

— Tu sais quoi ? Tu devrais bosser pour moi. J’ai besoin d’images. De photos des bars, des groupes, des soirées. Des gens cool en train d’être cool. Ce genre de choses. Tu pourrais faire ça ?

— J’imagine.

— Génial ! » s’exclame Benjamin, et voilà Jack désormais employé par la Nouvelle Économie, sans avoir exactement compris en quoi celle-ci était nouvelle.

En bas, l’homme au sac de marin s’arrête au niveau du râtelier où sont attachés de nombreux vélos derrière l’immeuble. Il reste là, vacillant, à les contempler un instant. Puis il pose son sac, l’ouvre et en sort un gros coupe-boulons avec lequel il fait prestement sauter le cadenas de l’un des modèles à dix vitesses les plus haut de gamme.

« Hé ! » hurle Jack.

Effrayé, l’homme se retourne et regarde dans la ruelle. Puis il lève la tête vers les fenêtres du bâtiment et, la main en visière, finit par les apercevoir, sur le toit, sept étages plus haut, alors il leur sourit, avant de les saluer. D’un grand signe amical de la main, comme s’ils étaient de vieux amis.

Et que peuvent-ils y faire, Jack et Benjamin ? À part le saluer à leur tour. Et le regarder ranger son outil dans son sac de marin, qu’il cale

sur son dos avant d'enfourcher le vélo détaché et de s'éloigner en vacillant.

Benjamin sourit, puis se tourne vers Jack et dit : « C'était tellement réel ça, putain. »

Debout dans un coin, tout au fond d'un de ces bars bruyants, invitée là par un de ces types aux idées larges, elle est venue écouter un groupe qu'elle est priée d'aimer. Ce soir, elle est à l'Empty Bottle, le bar de Western Avenue avec la grande enseigne pour la bière Old Style en façade et MUSIQUE / AMBIANCE CHALEUREUSE / DANSE inscrit sur l'auvent.

Pour l'heure, l'endroit semble ne tenir qu'une seule de ces trois promesses.

Il y a bien de la musique, mais elle n'est pas dansante, et l'ambiance est tout sauf chaleureuse. Elle écoute un groupe dont elle ignore toujours le nom parce qu'il s'est noyé dans le bruit des instruments. Le type avec qui elle est venue le lui a crié, ce nom, à quelques centimètres à peine de son oreille, deux fois, mais sans résultat. Le batteur et le guitariste ont tous les deux l'air résolu à empêcher tout comportement autre qu'une concentration stricte et maximale sur leur personne. Même les paroles des chansons – qui évoquent apparemment l'insatisfaction et la douleur spirituelle qui torturent le chanteur – sont noyées dans un mugissement de cordes de guitare, tandis que le batteur, surexcité, n'a l'air capable d'exécuter qu'une seule

manœuvre rudimentaire impliquant un grand nombre de cymbales. Les gens autour d'eux dansent moins qu'ils ne tressautent en rythme. Les verres au bar se commandent uniquement par gestes.

Chaque fois que la porte s'ouvre, une bouffée d'air froid s'engouffre à l'intérieur, alors elle a gardé son écharpe, ses mitaines et son bonnet de laine qu'elle a tiré sur ses oreilles pour assourdir le chaos de quelques décibels. Dehors, ceux qui ont préféré le froid au vacarme, soit environ la moitié des clients du bar, se tiennent raides, jambes collées l'une contre l'autre et bras serrés contre le torse, des momies dans la neige. C'est un de ces soirs d'hiver à Chicago où le froid est si glacial qu'il devient source de désespoir, si implacable qu'il déclenche des lamentations spontanées : « Putain, il fait froid ! » marmonnent les gens dehors en piétinant sur place. Un froid qui se faufile dans vos pompes pour y passer la soirée.

Le groupe qu'elle écoute n'est pas celui pour lequel elle est venue. Les derniers à monter sur scène sont apparemment le clou du spectacle, même si le type qui l'accompagne refuse de lui en dire plus. Il ne veut pas lui gâcher la surprise. Il tient à ce que l'expérience qu'elle s'apprête à vivre en découvrant cette musique soit « pure ». Il est le gestionnaire de cette expérience et il croit sans doute que cela lui fait plaisir. Debout à côté de lui, elle boit sa bière à petites gorgées et, faute de pouvoir discuter dans ce vacarme, elle attend.

Les murs en brique de l'Empty Bottle sont si densément tapissés d'affiches, de flyers et d'autocollants que les regarder de trop près provoque comme une surcharge cognitive. Le plafond est recouvert de carreaux de fer-blanc, sauf au-dessus de la scène, où des plaques de mousse antibruit – du genre boîtes d'œufs – pendent à quelques dizaines de centimètres de la tête des musiciens. La scène, peinte en noir mat, est flanquée d'un mur d'énormes enceintes. Le bar propose

neuf bières à la pression, toutes vendues au même prix, un dollar cinquante le demi.

C'est l'un de ces lieux du quartier connus pour leur musique que plusieurs mecs désireux de l'impressionner l'ont récemment persuadée de découvrir. Celui de ce soir – sérieux, sophistiqué, sombre, dégageant ce genre de gravité particulière que d'aucuns pourraient qualifier de *pincée*, étudiant aux cheveux blonds à la raie parfaitement centrée, lunettes à la John Lennon, pull-over à motifs sur chemise à motifs, prénom Bradley, *Appelle-moi Brad* – s'était assis à côté d'elle ce matin en cours de microéconomie, les manches de leurs grands manteaux d'hiver collées l'une contre l'autre pendant l'intégralité des cinquante minutes, et les deux flaques sales de neige fondue sous leurs bottes ayant fini par fusionner. À la fin du cours – lequel avait été un grand plongeon dans l'utilité espérée, l'aversion au risque et les choix opérés dans des situations d'information incertaine – elle a senti son regard posé sur elle pendant qu'ils rangeaient leurs affaires et lorsqu'elle a jeté un regard vers lui, il a levé les yeux au ciel de cet air exaspéré et prononcé « *Chi-aaaant* », ce qui l'a fait sourire même si pour sa part elle avait trouvé le cours passionnant ; alors il l'a suivie hors de l'amphi en lui demandant si elle avait des plans pour la soirée, car dans le cas contraire il y avait ce groupe génial qui passait à l'Empty Bottle, où il se trouvait qu'il connaissait le barman – insinuant que malgré son âge, elle pourrait boire – puis, s'engouffrant dans la brèche qu'elle avait ouverte avec son soupçon de curiosité, il est entré dans les détails, lui a expliqué qu'elle devait absolument voir ce groupe maintenant, ce soir, tant que leur musique était pure, avant que tout le monde entende parler d'eux, avant que les forces infernales de la popularité et de l'argent ne les changent et ne les détruisent à jamais. Alors, en effet, elle a accepté de retrouver Brad ici à vingt et une heures, et quand elle est arrivée Brad leur a commandé des bières en disant « Donc t'aimes

la musique ? », à quoi elle a répondu « Oui, j'aime la musique », ce que Brad l'a ensuite forcée à démontrer : tu connais ce groupe ? Et celui-là ? Et Fugazi, et Pavement, The Replacements, Big Star, Tortoise, Pixies, Hüsker Dü – ce dernier nom articulé avec une telle précision qu'elle en a entendu les umlauts –, et quand elle a répondu qu'elle n'en connaissait aucun, il a secoué la tête d'un air apitoyé et, bien sûr, lui a proposé de les lui faire découvrir. Il se trouvait qu'Appelle-moi-Brad possédait toute une collection de vinyles rares dont il tenait vraiment à lui parler – et qu'il tenait encore plus à lui montrer, en personne, chez lui –, tout un mur de son appartement uniquement dédié aux disques les plus exceptionnels, les plus géniaux, les plus iconoclastes, albums sacrés dont presque personne d'autre n'avait entendu parler ou que peu avaient su correctement apprécier et...

Pour être honnête, elle avait arrêté d'écouter. Brad n'avait plus besoin d'encouragement pour poursuivre son monologue – il transpirait l'anxiété sexuelle par tous les pores, une panique discrète et pulsatile –, si bien qu'elle avait fini par perdre le fil jusqu'à ce que le guitariste très expressif du groupe interrompe le tout d'un riff énergique qui fit taire Brad et lance le set toutes cordes hurlantes.

Ce qu'elle n'a pas dit à Brad, c'est que si la rumeur d'un nouveau groupe génial passant dans le quartier avait piqué son intérêt, c'était pour une seule et unique raison : la forte probabilité de l'y voir *lui*, le mec à la fenêtre, le mec d'en face. Et en effet, quand elle est entrée dans le bar ce soir, il était là, au premier rang, avec son appareil photo. En le voyant elle a senti une sorte de sursaut dans son ventre, et c'est peut-être à cela que les gens font référence lorsqu'ils disent « Mon cœur a bondi », même si en vérité sa sensation n'est pas aussi agréable que l'expression voudrait le faire croire, car il s'agit moins d'un bond que d'une liquéfaction.

Chaque fois qu'elle le voit dehors quelque part, elle a tendance à devenir timide, même si elle ne se considère pas comme timide d'ordinaire. Elle le repère, tard le soir, à l'Empty Bottle, au Rainbo Club, au Lounge Ax ou au Phyllis' Musical Inn en train de bosser, avec son appareil photo, et elle le fixe jusqu'à ce que ça devienne intenable. *Pourquoi tu ne me remarques pas ?* Plus elle le regarde, plus elle a l'impression d'avoir un projecteur braqué sur elle, mais jamais il ne la voit. Il est toujours au premier rang, concentré sur son appareil, qu'il tient à hauteur de genoux, dirigé vers les chanteurs et les guitaristes solos pour leur donner, sur ses photos, un air monumental.

Elle a vu son travail, grâce à internet, sur un de ces panneaux d'affichage électroniques, c'est comme ça qu'elle a appris son nom : *Photos de Jack Baker*. Il est toujours là-bas, près de la scène – parfois même sur scène, à côté du batteur, pour prendre des clichés de la foule –, chaque fois que jouent les meilleurs groupes, les plus connus du coin, auxquels il se joint quand ils quittent le club, ce qui achève de la convaincre qu'il est beaucoup trop bien pour elle.

Elle est, ici à Chicago, une moins-que-rien.

Elle n'est jamais invitée aux after-shows qui, elle le sait, ont lieu ailleurs. Et si elle le sait, c'est parce qu'elle découvre ensuite, sur ce panneau d'affichage en ligne, ces photos de Jack Baker capturant la débauche quelque part dans le quartier. Existe-t-il pire angoisse que ça ? Que celle d'être au courant qu'on s'amuse quelque part sans avoir soi-même été convié à la fête ? Elle s'appelle Elizabeth Augustine – *des Augustine de Litchfield*, même si la réputation de sa famille n'a de cachet que dans certains cercles particuliers, lesquels ne s'étendent pas jusqu'ici. Elle n'est qu'une étudiante lambda, désormais, une première année parmi d'autres à DePaul, humble n'importe-qui tout au fond de la salle, pas exactement intégrée à la faune locale de musiciens et, pour savoir où trouver Jack Baker et le reste de la foule branchée du

quartier, elle a besoin de l'aide d'aficionados tels que Brad qui, profitant d'un moment de silence où le guitariste accorde son instrument, se penche vers elle et lui explique certaines choses sur le groupe génial de ce soir, en quoi leur son se distingue du rock, de la musique alternative ou du grunge en des manières qu'elle se sait incapable d'identifier. Pour elle, ça n'est que du bruit, mais Brad soutient que non, qu'en fait le son de Seattle en train de prendre d'assaut les ondes et les classements des meilleures ventes n'a rien à voir avec le son de Chicago qui, assure-t-il, est moins commercial, plus fidèle à ses racines jazz, moins *mainstream*, plus indépendant. Rien à voir avec le hardcore East Coast, qui a de longue date vendu son âme, ni avec le grunge West Coast, en train de vendre la sienne à l'heure où il lui parle. Le son d'ici est un son à part entière, né dans un coin oublié du pays auquel plus personne n'accorde de crédit, encore intact car épargné par les vastes considérations pécuniaires. Si elle n'a jamais réfléchi à la notion de *terroir* pour un morceau de rock, elle a en revanche beaucoup réfléchi récemment aux effets paralysants de l'argent. D'ailleurs, fuir la fortune et la cupidité de sa famille – ainsi que les comportements inhumains, la lutte incessante et la compétition meurtrière que fortune et cupidité exigent – était l'une des raisons qui l'avaient poussée à quitter tout ce qu'elle connaissait pour venir vivre à Chicago.

Ce serait, elle en avait fait le serment, son dernier déménagement. Elle s'était promis, avant même d'arriver en ville, qu'elle y resterait pour de bon, qu'elle construirait enfin quelque chose de permanent – *une vie qui serait la sienne, une vie honnête et pleine de compassion* –, et ce pour mettre fin à une enfance marquée par des déménagements incessants : elle avait passé son adolescence dans les banlieues chics des grandes métropoles de la côte Est, élève d'un nombre incalculable d'établissements privés, ballottée d'un endroit à un autre au gré des

pillages de son père, une société par-ci, une autre par-là qu'il auditait, rachetait, dévalisait, vidait de ses forces vives puis liquidait, empochant l'argent au passage, avant de passer à la suivante, s'enrichissant éhontément en ne laissant derrière lui que dettes et actions en justice rageuses de ceux qu'il avait floués, une sorte de tradition familiale en somme.

Et elle a donc été ravie de trouver ces gens à Chicago, qui rejettent ce mercantilisme crasse ; chez qui tous ceux qui cherchent à s'enrichir sont traités de « vendus », de « moutons ».

Elle ne veut pas être une vendue.

Elle ne veut pas être un mouton.

Et pourtant, elle voudrait vraiment qu'on l'invite à ces soirées.

Le groupe, pendant ce temps, lance une autre offrande grinçante, et Jack photographie le chanteur, d'abord de profil, puis de dos, et ensuite de devant, à genoux dans la fosse, au pied de la scène, moment exact que le chanteur choisit, comme si c'était chorégraphié, pour se pencher largement vers le public, le micro collé aux lèvres, dans une pose qui sur la photo aura l'air, elle en est sûre, carrément héroïque, et le chanteur murmure dans le micro quelque chose d'inintelligible, le guitariste ayant, sans considération aucune, décidé de prendre le contrôle du moment. Sentant une sorte de rivalité fraternelle entre les deux membres du groupe, elle décide que retenir leur nom est inutile : ils vont presque à coup sûr se séparer, sans doute avant le printemps. Jack se relève et ôte son pull-over, le gros pull noir et lourd trop grand d'au moins deux tailles, son uniforme de l'hiver, troué à l'arrière à force de s'asseoir dessus. Sous ce pull, il en porte un autre, plus fin et également noir.

Qu'a donc ce garçon qui l'attire autant ? Ça n'est évidemment pas le simple fait qu'il vive en face de chez elle. Elle se doute bien que la plupart des mecs lui donneraient juste envie de fermer les rideaux.

Mais lui, elle a l'étrange impression de le reconnaître, comme s'il était doté d'une qualité importante qu'elle recherche sans pour autant pouvoir la nommer. Elizabeth est venue à Chicago avec l'intention de se fondre, de s'abandonner même, dans la bohème animée de la ville : elle veut boire avec des poètes et coucher avec des artistes (ou vice versa, peu importe). Et même pas forcément de bons poètes ou de bons artistes : ses seuls critères sont que le mec soit quelqu'un de bien, d'intéressant, d'altruiste, et qu'il le mérite.

Conditions qu'aucun homme à Chicago n'a jusqu'ici réussi à remplir.

Mais le garçon à la fenêtre a l'air différent : il dégage une gentillesse, une douceur et une retenue aux antipodes de la philosophie de domination du monde qu'elle a fuie en s'installant ici. Jack Baker est prévenant – ou du moins c'est ce qu'elle croit, elle croit qu'il serait quelqu'un de prévenant, un amant prévenant. Et si elle croit cela, c'est à cause des nombreuses scènes intimes auxquelles elle a assisté depuis chez elle à la fenêtre, de ces petits moments de complète concentration : la littérature, la poésie ou la philosophie qu'il lit jusque tard dans la nuit, la patience avec laquelle il examine tous ces négatifs avant de trouver le bon, sa façon embarrassée de se cacher derrière sa longue frange. Même son choix de carrière – photographe – lui paraît d'une humilité ravissante. Il sera toujours en retrait, à observer. Le photographe, par définition, n'est jamais au centre de l'attention. Elle est sortie avec des mecs toujours au centre de l'attention, des mecs comme ces musiciens sur scène, comme Brad, et elle a compris que ce besoin devenait vite écrasant.

Le groupe termine son set, enfin, par un grand rugissement, semblable au long rugissement précédent, excepté peut-être la force et la vivacité des coups de cymbales. Impossible d'aller crescendo quand on est au volume maximal depuis le début, alors le groupe accélère, le

rythme se comprime au point que tout ce qui sort de ces grosses enceintes se transforme en bouillie. Et, avec un dernier coup de hanches orgasmique du guitariste, ils arrivent à la fin grinçante, où le chanteur prononce ses premiers mots intelligibles de la soirée, un « Merci, Chicago ! » lancé comme dans un stade de Soldier Field plein à craquer et non devant une poignée de spectateurs venus dans un bar miteux se mettre à l'abri du froid.

Les musiciens débranchent leurs instruments et Brad se tourne vers elle : « Alors, t'en as pensé quoi ? » Puis il croise les bras, attendant la réponse, et Elizabeth comprend que, quelle que soit cette réponse, l'opinion qu'il en aura sera féroce.

« Sur une échelle de un à dix, dit-elle, à quel point tu dirais que tes parents t'ont aimé ?

— Quoi ?

— Sur une échelle de un à dix.

— Waouh ! rit-il, mal à l'aise. Ha ha !

— Je suis sérieuse.

— Toi », dit-il en secouant la tête, l'index pointé sur elle, un grand rictus stupide collé aux lèvres, « t'es carrément spéciale comme fille ! Tu le sais, ça ? »

Après quoi il part chercher des bières.

À l'autre bout du bar, Jack se mêle à la foule. Il passe d'un groupe à l'autre, échange quelques mots, prend les gens en photo. Elle a vu ces photos-là aussi, sur internet, ses portraits de gens dans les bars. Ils lui rappellent la rubrique des magazines mondains en papier glacé de chez elle où s'étaient sur plus de six pages les photos de ceux et celles qui participaient aux soirées et galas de bienfaisance du moment. La différence étant qu'à Chicago les sujets ont tendance à se montrer plus ironiquement détachés. Ils ne sourient pas, et la plupart ne fixent même pas l'objectif. On dirait qu'ils sont conscients qu'on les prend en

photo mais ne voient pas l'intérêt de participer. Jack les remercie et reprend sa déambulation.

Il avance vers elle maintenant, vers l'avant du bar, cherche un nouveau sujet, son regard se pose sur quelqu'un, puis sur quelqu'un d'autre, il les jauge, et Elizabeth se demande si c'est enfin le moment où il va la remarquer, le moment où il va enfin vouloir prendre une photo d'elle. Et elle décide qu'elle se fiche de ne pas être discrète, qu'elle se fiche que ça la liquéfie de l'intérieur, elle va le regarder, franchement le regarder, elle va exiger son attention. Comportement qui, pour une raison ou pour une autre, lui paraît tout à fait risqué, effrayant et menaçant, si bien que, au moment où le regard de Jack glisse sur elle, elle a presque le réflexe de se cacher. Jamais elle ne l'a fixé avec une telle audace, et c'est comme ça qu'elle le voit l'examiner rapidement, puis tout aussi rapidement se détourner. Et il reprend sa déambulation, sans l'avoir reconnue, sans lui avoir manifesté une once d'intérêt.

Elle se sent, sur le moment, dans la peau de celle que personne n'invite au bal du lycée.

Elle le regarde qui se dirige vers la sortie, et quand il ouvre la porte l'Arctique déferle à l'intérieur, faisant se recroqueviller tout le monde autour d'elle. Et c'est alors qu'elle se rend compte que son bonnet est enfoncé au ras de ses yeux et que son écharpe lui couvre la bouche. Elle est là presque *incognito*.

Alors elle enlève tout, écharpe et bonnet, et se passe la main dans les cheveux avant de jeter un œil dehors par la fenêtre derrière elle. Elle colle le visage au carreau, assez près pour sentir le froid de l'extérieur. Elle voit Jack, sa silhouette déformée par le verre épais. Il prend une photo depuis le bord du trottoir, fait un pas de côté pour en prendre une autre sous un angle différent, puis un nouveau pas et une photo encore. Les gens font mine de ne pas l'avoir remarqué tout en

prenant la pose, contrapposto, l'air de rien. Son appareil photo est braqué droit sur elle, mais il y a entre eux la foule agglutinée, les bourrasques de neige et ce bloc de verre embué, si bien qu'il ne l'a pas vue – à moins qu'il l'ignore ; elle n'en sait trop rien.

Au même instant, un son retentit à l'autre bout du bar, une guitare enchaînant quelques accords simples, plusieurs fois, doucement. En se tournant vers la scène pour voir quel groupe est en train de s'installer, Elizabeth est surprise de n'y trouver qu'une femme. Petite – à peine plus d'un mètre cinquante –, blonde, maigre, jeune, cheveux mi-longs, elle porte son débardeur coincé dans son jean et un cardigan crème. Elle n'a, autrement dit, rien d'une rock star. Elle est à l'exact opposé du groupe d'avant, de tous ces types qui en font des tonnes. À tel point qu'Elizabeth pense un instant qu'il s'agit d'une cliente un peu saoule qui s'est emparée de la guitare et sera bientôt escortée hors de scène par le barman. Mais non, le barman ne bouge pas et, dès les premières mesures, Jack Baker revient du froid et commence à la mitrailler. La femme n'est pas en train de s'échauffer, elle a commencé son set, sans groupe, sans autre instrument que sa guitare, qui n'est pas branchée aux gigantesques enceintes mais à un petit ampli tout bête à ses pieds, de sorte qu'on l'entend à peine au milieu du brouhaha de la foule qui ne se tait pas. Elizabeth se penche pour l'écouter chanter de son étrange voix monotone une chanson qui, apparemment, parle d'un homme si difficile qu'il n'est plus capable d'apprécier quoi que ce soit :

*I bet you've long since passed understanding
What it takes to be satisfied¹*

La femme n'est pas exactement en train de chanter mais elle ne parle pas non plus – son timbre est étrange, quelque part entre les deux. Sans être tout à fait juste, le ton n'est pas plat. Et elle gratte sa

guitare avec modestie, elle chante avec détachement, sans aucune des fioritures, du mélodrame et des érailllements vocaux du chanteur de rock type. Quand Brad revient, Elizabeth lui murmure : « C'est qui ? »

Il regarde vers la scène, surpris, comme s'il n'avait pas encore remarqué qu'il y avait une présence. « Personne, dit-il. Une bouche-trou.

— Une bouche-trou ?

— Les têtes d'affiche sont à la bourre. Elle fait passer le temps. »

Et avec un geste dédaigneux, Brad reprend son discours, cette fois une litanie sur le top cinq des concerts qu'il a vus. Autour d'eux, les conversations sont bruyantes et grossières. Elizabeth essaie de se concentrer sur la musique. Les quatre mecs du groupe précédent sont au bar, maintenant, et ils se marrent, comme s'ils voulaient faire étalage de leur désintérêt pour la prestation de la chanteuse. Et la courte chanson continue comme ça : la femme gratte sa guitare et la modeste musique brave le bruit ambiant d'un public indifférent.

« En numéro cinq ? Les Rolling Stones au Silverdome, est en train de dire Brad. Ça aurait pu être plus haut sur la liste mais c'était en 1989 et les Stones n'étaient clairement plus au top et puis de toute façon, au Silverdome, niveau ambiance, c'est aussi mort qu'une clinique pour dépressifs.

— Mmmh.

— En numéro quatre, Soul Asylum à Metro en juillet, que j'aurais pu facilement mettre en troisième position ou peut-être même en deuxième si le bar n'était pas blindé de bobos qui braillaient "Runaway Train" ! comme s'ils ne connaissaient aucun autre morceau. »

Et Brad continue son long compte à rebours, Elizabeth songeant que pour un mec qui dit adorer la musique il a aussi l'air de détester pas mal de trucs qui y sont liés. La chanteuse chante toujours cet homme qui ne sait plus être heureux, et Elizabeth glousse, ce qui met

fin au caquètement rébarbatif de Brad qui, sur la défensive tout d'un coup, la dévisage – Brad n'est pas du genre à aimer qu'on se moque de lui. « Qu'est-ce qui te fait rire ? dit-il.

— La chanson, répond Elizabeth, elle parle de toi.

— Ah bon ? » Sincèrement excité, il tend enfin l'oreille vers la femme qui chante-parle de sa voix sombre et monotone :

*You're like a vine that keeps climbing higher
But all the money in the world is not enough²*

Brad est maintenant tout à fait désarçonné, mais Elizabeth s'en fiche. C'est comme si cette chanson avait été écrite pour elle, comme si elle décrivait toute la cupidité qu'elle s'est donné pour mission de fuir.

Alors la porte s'ouvre et avec le froid perçant entrent trois mecs qui, vu leur accoutrement, ne peuvent être que la tête d'affiche. Elle identifie aussitôt le chanteur, lunettes noires à grosse monture plastique et ce qui ressemble à une chemise de smoking bleu layette des années 1970 délibérément ouverte jusqu'au nombril, si ostensiblement à l'opposé du cool qu'elle en devient bien sûr très cool. Les mecs pénètrent dans le bar avec une telle arrogance dans la démarche que la foule s'écarte d'instinct.

« Les voilà ! s'exclame Brad. C'est eux ! »

Sur scène, la chanteuse termine sa chanson puis, avec un haussement d'épaules qui ressemble à des excuses, dit « Bon, on dirait que c'est fini », saluée par quelques applaudissements polis. Elizabeth la regarde ranger sa guitare et s'en aller vers la sortie avec Jack, qui a passé tout ce temps à la photographier. La chanteuse, sa petite cour et Jack : tous en route vers le fabuleux after-show qui les attend quelque part.

Et pendant que Brad continue à lui expliquer en quoi elle a tant de chance de découvrir ce nouveau groupe ce soir ici, avec lui, Elizabeth acquiesce mais elle suit Jack des yeux, incapable qu'elle est de les fixer ailleurs que sur ce photographe à l'air enfantin qui, au moment de croiser les têtes d'affiche, pose un regard sur eux, puis derrière eux, sur cette table de moins-que-rien dans le coin tout au fond de la salle où est assise Elizabeth. Elle le voit qui la voit, maintenant qu'elle n'a plus ni écharpe ni bonnet, ils se sont reconnus et un frisson les traverse, alors il lui sourit et lui fait signe et elle lui sourit et lui fait signe aussi, sous les yeux de Brad qui la dévisage d'un air perdu, et le soulagement qu'elle éprouve est presque à couper les jambes.

Et que fait Jack ? Il passe devant le groupe *sans s'arrêter*, s'avance droit vers Elizabeth, sans prêter aucune attention aux musiciens, aucune attention non plus à Brad aux traits à présent crispés, puis tend la main vers elle et lui adresse ses deux premiers mots.

Qui sont : « Viens avec. »

1. « Je parie que tu ne sais plus depuis longtemps / Ce qu'être satisfait peut exiger ».
2. « Tu es comme du lierre qui n'en finit pas de monter / Mais tout l'argent du monde ne suffit pas ».

Viens avec.

Quelle étrange et délicieuse formule.

Viens avec.

Elle ne l'avait jamais entendue dans la bouche de personne. Aucun des amis d'Elizabeth dans ses innombrables écoles privées ne l'aurait dit comme ça, pas plus que ses parents, ni que leurs nombreux visiteurs. Ils n'auraient jamais laissé ce mot, *avec*, suspendu ainsi à la fin d'une phrase, irrésolu. Ils l'auraient dit comme le veut l'usage : *Veux-tu venir avec nous ?*

Une phrase correcte et complète : *Cela te dirait-il de quitter cet endroit ?*

Une phrase à la syntaxe conforme, entière, signe d'une bonne éducation : *S'il vous plaît, accordez-nous le plaisir de votre compagnie.*

Mais Jack avait dit *Viens avec*, c'était tout. Ce qui aux oreilles d'Elizabeth sonnait comme une imperfection aussi rafraîchissante que charmante. Il lui avait tendu la main et l'avait regardée sans aucune malice, sans savoir qu'il avait proféré quelque chose de drôle ou d'étrange, et ça l'avait emplie de tendresse.

Viens avec deviendrait leur mantra, un genre d'abracadabra destiné à reconvoquer l'excitation, la surprise et l'exubérance de ce premier soir. « Viens avec », dira-t-il quelques jours plus tard, lorsqu'il l'emmènera à l'Art Institute où, main dans la main, ils admireront les œuvres de tous les modernistes préférés de Jack. « Viens avec », dira-t-elle à son tour une semaine après, quand ils iront voir *La bohème* à l'Opéra lyrique avec les billets étudiants de dernière minute qu'elle aura décrochés, où il fera semblant d'être gêné par son pull-over bon marché qui jure avec les costumes cravates autour d'eux. « Viens avec », dira-t-elle quelques étés plus tard, quand ils partiront pour l'Italie admirer chaque tableau, chaque tenture et chaque statue que Venise a à offrir. Et en cette soirée capitale, des années après, où, selon la tradition, il mettra un genou à terre et ouvrira un petit écrin de velours noir révélant une très jolie bague de fiançailles, il ne dira pas « Épouse-moi », mais : « Viens avec. »

Tout commence ce soir-là, au moment où Jack lui tend la main à l'Empty Bottle et dit « Viens avec », phrase inachevée qu'Elizabeth achève en acquiesçant d'un signe avant de mêler ses doigts aux siens, et ensemble ils marchent dans les bourrasques de neige et le froid glacial, et pour la première fois de l'hiver les températures négatives ne sont plus oppressantes mais *hilarantes*, les poussant à se blottir dans les halls d'immeubles et les ruelles pour échapper au vent, à se frotter les mains en riant, à courir vers le prochain refuge, pour rejoindre, en faisant les fous tout du long, un bar de Division Street où, pendant qu'ils se racontent avoir tous les deux adoré la chanteuse, ils la perdent justement de vue, elle et sa petite cour, lèvent un instant la tête pour s'apercevoir qu'ils sont seuls, qu'on les a abandonnés, puis en rien, car ils s'en fichent un peu, ils reprennent leur conversation et échangent quelques informations essentielles : elle s'appelle Elizabeth, elle vient de Nouvelle-Angleterre. Il s'appelle Jack, il vient de Great Plains. Il

étudie la photographie à l'Art Institute. Elle est à DePaul, en psychologie cognitive, mais étudie aussi l'économie comportementale, et la biologie de l'évolution, et les neurosciences, et...

« Attends, la coupe-t-il. Tu passes quatre diplômes ?

— Cinq si on compte le théâtre, pour lequel je n'ai aucun talent mais que j'apprécie quand même.

— Donc tu es un génie.

— Surtout quelqu'un d'obstiné. J'ai un bon cerveau, épaulé par une discipline de travail encore meilleure.

— C'est exactement ce qu'un génie dirait.

— Je suis aussi quelques cours de théorie musicale, mais ça c'est juste pour le plaisir. Et je vais probablement y ajouter la socio-ethnographie en auditeur libre. En gros, j'étudie la condition humaine dans son ensemble. Je l'aborde sous tous les angles possibles. »

Et le microsilence qui suit lui fait aussitôt regretter sa formule – *J'étudie la condition humaine dans son ensemble* – comme c'est pompeux ! Comme c'est prétentieux ! Jack la dévisage pendant un moment si effroyablement long qu'elle craint d'avoir tout gâché par son arrogance, ou que ce soit Jack qui s'apprête à tout gâcher en étant un de ces mecs décevants intimidés par son ambition. Mais il lui demande : « Tu as faim ? », et la réponse est « Oui ! » d'abord parce qu'elle a sincèrement faim, et puis parce qu'elle sait que le fait de partager un repas avec lui élève la soirée, lui fait franchir un cap – c'est désormais *plus ou moins un rendez-vous*, qui les sort de la catégorie des *rencontres de bar fortuites*. En fait, elle n'a rien fichu en l'air ; en fait, il n'est pas intimidé. Alors ils titubent jusqu'à ce petit resto dans Milwaukee où elle n'a jamais mis les pieds une seule fois à cause de son nom, Earwax – « cérumen » – qu'elle trouve *dégueulasse*, mais il la convainc d'y manger quand même et pendant qu'ils partagent un burger aux haricots noirs et un milk-shake au lait de soja, il lui

apprend qu'il songe à devenir végétarien, entreprise inenvisageable chez les viandards de la campagne profonde où il a grandi mais qui est tout à fait envisageable ici, à Chicago, ce qui la conduit à avouer qu'à Chicago pour sa part elle est enfin libre de laisser se manifester son penchant pour les desserts très gras et très sucrés qui lui avaient toujours été fortement déconseillés chez elle, à cause de parents obsédés par le contrôle de son régime alimentaire, par la consommation exclusive d'aliments dont les graisses avaient été savamment ajustées et chimiquement substituées : fromages maigres, yaourts de régime, margarines et barres de céréales, tous sans saveur, et dans le sourire que Jack lui adresse alors, elle voit l'assurance d'un homme qui vient d'avoir une très bonne idée : il l'emmène à côté, dans ce restaurant de hot dogs du nom de Swank Frank et commande des génoises frites fourrées à la crème qu'ils partagent aussi, un vrai délice, en remarquant que la vie devrait toujours offrir ce genre de plaisirs aussi simples qu'intenses (au diable les remarques de ses parents sur son tour de taille, sur sa silhouette), ce qui les conduit ensuite, en balayant l'air de leurs mains poisseuses et en riant les lèvres poudrées de sucre, à dresser la liste de tout ce qu'ils préfèrent, de tous les plaisirs les meilleurs et les plus simples de l'existence...

« Les massages du dos, dit-elle sans même prendre le temps de réfléchir. Les longs massages généreux et insouciantes.

— Les douches chaudes, dit-il. Incroyablement chaudes. Chaudes à vider la citerne d'eau chaude de tout l'immeuble en une fois.

— La première gorgée d'eau quand on meurt de soif.

— La première gorgée de café du matin.

— L'odeur des vapeurs du sèche-linge.

— L'odeur de l'asphalte chaud dans un parc d'attractions.

— Courir jusqu'à l'océan.

— Une promenade en charrette au coucher du soleil.

- Les beignets de homard, chauds, avec du beurre fondu.
- Les raviolis au fromage en boîte.
- Le gâteau au chocolat fourré à la guimauve.
- Les beignets de pomme de terre à la mayonnaise.
- Le moment dans un mariage où tout le monde se lève en entendant les premières notes de la marche nuptiale.
- Quand on fixe un Rothko si longtemps qu'on a l'impression qu'il se met à vibrer.
- La statue de David.
- *American Gothic*.
- Le début de la quarantième symphonie de Mozart.
- Rage Against the Machine.
- Le solo de violon dans *Shéhérazade*.
- L'idée fixe de la *Symphonie fantastique*.
- Aller voir les feuilles d'automne dans les White Mountains.
- Regarder l'image apparaître sur un Polaroid.
- Le violet moiré à l'intérieur d'une huître.
- Le ciel vert avant une tornade.
- Se baigner tout nu, à *n'importe quelle heure*. »

C'est une conversation à la fois frénétique et sans fin, une conversation qui donne par moments l'impression qu'elle tombe dans un escalier, qu'elle a du mal à tenir en équilibre, emportée par la gravité, une conversation qui rate une marche, se rattrape et finit, comme par magie, par atterrir sur un pied, intacte et triomphante.

Ils longent North Avenue sur quelques pâtés d'immeubles jusqu'à l'Urbus Orbis, le coffee shop à la serveuse délicieusement impolie, l'endroit du quartier où tout le monde finit par échouer la nuit, à deux heures du matin, après la fermeture des bars, comme maintenant. Ils trouvent une table tout au fond, dans un coin, commandent leur café à un dollar et fument leurs cigarettes en se regardant longtemps dans les

yeux, et c'est alors qu'Elizabeth demande : « Sur une échelle de un à dix, tu dirais que tes parents t'ont aimé comment ? »

Jack se met à rire : « Ah, ça devient sérieux.

— Je n'aime pas perdre mon temps, rétorque-t-elle. Je veux savoir tout ce que j'ai besoin de savoir, d'emblée.

— C'est raisonnable », dit Jack avec un sourire, en acquiesçant d'un hochement de tête, puis il paraît se renfermer sur lui-même un instant, le regard plongé dans son café, et le sourire, qui devient triste, arrache à Elizabeth un nouvel élan de tendresse, puis il ajoute : « Question difficile. Avec mon père, je dirais que c'est indéterminé.

— Indéterminé ?

— Ça revient un peu à diviser zéro par zéro. La réponse n'est pas réelle. C'est un de ces paradoxes. Ça ne rentre nulle part sur ton échelle. Ce que je veux dire, c'est qu'il serait inexact d'affirmer que mon père ne m'aime pas moi en particulier, étant donné qu'il n'aime rien. Le type ne ressent plus rien. Il est anesthésié. Le genre de mec qui te dit *Ça va, je veux pas en parler, fiche-moi la paix.*

— Oh, je vois, dit-elle en avançant la main vers lui sur la table et en lui effleurant le bras, à peine, juste une petite marque d'attention et de sympathie, même si ce geste est lourd de sens et d'intentions, comme ils le savent tous les deux.

Jack lui sourit. « Ouais, mon père, c'est ce gars solide de la campagne, un paysan, taiseux. Il n'a jamais montré la moindre émotion. Le seul sujet sur lequel il s'animait, c'était la terre. Il adorait la prairie et il connaissait tout d'elle. On sortait marcher et il m'apprenait à reconnaître les choses, genre, *Cette herbe, là, c'est de l'andropogon, celle-là de l'herbe des Indiens, et là c'est une pousse d'orme.* C'était chouette.

— Ça a l'air chouette.

— Mais c'était il y a longtemps. Il ne fait plus ça maintenant. Il a arrêté l'élevage il y a une dizaine d'années et depuis il passe plus ou moins sa vie sur le canapé, à regarder le sport, sans rien éprouver.

— Et ta mère ?

— Ma mère s'intéressait moins à moi qu'à mon âme mortelle qui, selon elle, était perverse. Pour qu'elle m'aime, il fallait que je trouve le salut.

— Et alors ? Tu l'as trouvé ?

— Vu qu'elle m'a dit que l'école d'art de Chicago était plus ou moins l'équivalent d'un bordel à Gomorrhe, probablement pas. » Il lève les yeux au ciel. « Toute la congrégation prie pour moi.

— Ils demandent quoi ?

— Je ne sais pas. Mon salut ? Que je ne cède pas à la tentation ?

— Et sur ce plan, ça se passe comment ?

— Je crois que j'ai plutôt bien résisté, dit-il. Enfin, jusqu'ici. » Et c'est là qu'il lui touche le bras, à peine, un effleurement réciproque, juste au-dessus du poignet, mais le signal est fort, l'intérêt est mutuel, ils s'empourprent tous les deux, alors vite, il lui renvoie la question. « Et toi ? Tes parents ? Sur une échelle de un à dix ?

— Eh bien », sourit-elle, les joues en feu. « Je dirais que leur amour était dans la moyenne, à condition que je me taise et que je les suive vaillamment d'un bout à l'autre du pays. On a beaucoup déménagé : Boston, New York, Washington, retour à Boston, puis Westport, et ensuite Philadelphie je crois, quelques drôles de mois dans la vallée de l'Hudson, puis Boston encore une fois, un autre petit séjour à Washington...

— Tu as déménagé combien de fois ?

— Je n'ai jamais eu d'amis pendant plus de dix-huit mois.

— Waouh.

— On déménageait toujours au bout de dix-huit mois.

— Pourquoi ? Tes parents faisaient quoi ?

— Ma mère a fait des études d'histoire à Wellesley puis plus rien, mis à part conservatrice de ses propres collections de bijoux anciens et d'antiquités.

— D'accord. Et ton père ?

— Il gravissait les échelons de la hiérarchie des affaires, je crois que c'est la bonne formulation.

— Je vois.

— Il consolidait la fortune familiale. Je descends d'une longue et prospère lignée de criminels en col blanc.

— Qui officiaient dans quoi ?

— Tous les trucs infects qui leur chantaient. Mon arbre généalogique est un amas de malfaiteurs en tous genres, je ne plaisante pas. Escrocs. Requins. Moissonneurs de bénéfiques trimestriels. Des malins de la finance mais des tristes sires de la morale. Le premier de la lignée a acquis sa fortune par la corruption et par la fraude et depuis pas grand-chose n'a changé. Je voulais fuir tout ça.

— Ils doivent détester te savoir ici.

— Ils ont menacé de me couper les vivres si je partais. Ça m'allait. De toute façon, je ne veux pas de cet argent. C'était un peu avec ça qu'ils me contrôlaient. Et je ne veux plus rien devoir ni à cette fortune, ni à eux.

— Il y en a qui ne sont pas nés dans la bonne famille, acquiesce Jack.

— C'est ça.

— Et la bonne, c'est à eux de la construire.

— Cent pour cent d'accord.

— Ma mère, mon père, dit Jack. Ils ne m'ont jamais vraiment *compris*.

— Ah, pareil pour moi.

— Ils étaient trop occupés à choyer leur malheur. Je crois qu'ils n'ont pas été un seul moment heureux ensemble.

— Exactement comme les miens, dit Elizabeth.

— Je ne pige pas. À quoi ça rime d'être marié si ça ne rend pas heureux ?

— On dit que la vie à deux c'est dur, mais à mon avis c'est parce qu'on ne fait pas ce qu'il faut.

— C'est ça !

— Si c'est si dur, il faut passer à autre chose.

— Voilà ! S'il n'y a plus de joie, il faut partir. Se tirer.

— Et c'est ce que j'ai fait, dit-elle. Je suis partie. Il fallait que je m'échappe.

— Moi aussi. Pour ne jamais revenir.

— Jamais. »

Et ça, comprennent-ils en se regardant dans les yeux, stupéfaits, c'est ce qui explique pourquoi ils ont à ce point l'impression de déjà se connaître, pourquoi ils se sont reconnus et si facilement compris : ils sont tous les deux à Chicago pour devenir orphelins.

Alors ils se sourient, se resservent un café et allument d'autres cigarettes, pendant qu'Elizabeth poursuit son interrogatoire, minutieux inventaire de questions dangereusement inquisitrices et personnelles.

« Décris-moi le premier objet que tu as adoré », demande-t-elle.

Et puis : « Parle-moi d'une fois où on s'est moqué de toi. »

Et : « Quand as-tu pleuré devant quelqu'un pour la dernière fois ? »

Et encore : « Décris-moi le moment de ta vie où tu as eu le plus peur. »

« Un pressentiment concernant la façon dont tu vas mourir ? »

« Si tu mourais ce soir, quel serait ton plus grand regret ? »

« Décris-moi point par point ce que tu trouves le plus attirant chez moi, physiquement. »

Ils finiront par oublier les détails de leurs réponses à toutes ces questions, mais jamais ils n'oublieront le plus important : ils y ont bel et bien répondu. Ce soir-là, tous les deux ont éprouvé cette même envie de parler, parler, parler et parler encore, qui était aux antipodes de la retenue dont ils faisaient habituellement preuve face à des inconnus. Ce qui sur le moment, dans ce coffee shop où ils sont ensemble, a plutôt l'air d'un signe. *C'est l'amour*, songent-ils. *Ça doit être à ça que ça ressemble.*

Mais l'Orbis est sur le point de fermer, il doit être près de quatre heures du matin et ils sont tous les deux excités, fébriles, caféinés. Alors Elizabeth pose sa dernière question : « Tu crois au coup de foudre ? »

Et sans hésitation aucune, Jack répond avec emphase : « *Oui.*

— Tu as l'air plutôt sûr de toi.

— Parfois, on sait, c'est tout.

— Mais comment ?

— On le sent, là », dit-il en plaquant la main sur sa poitrine.

C'est le genre de geste – et de sentiment – qui aurait pu pousser Elizabeth à prendre la fuite s'il était venu de quelqu'un d'autre. N'importe quel autre mec l'aurait agacée de penser qu'elle était du genre à se faire avoir par un tel baratin. Mais dans la bouche de Jack, ça ne ressemble pas à du baratin. Son doux regard est plein de sérieux derrière sa longue frange ébouriffée.

« Et toi ? demande-t-il. Le coup de foudre. T'en penses quoi ? »

Alors elle lui sourit, et, en guise de réponse, elle le tire hors de sa chaise, l'entraîne dehors et, collés l'un contre l'autre pour se protéger du froid, ils prennent la direction de chez eux. Ils s'arrêtent à l'entrée de la ruelle qui sépare leurs appartements, ces deux immeubles

décrépits à présent immortalisés en pleine restauration, et se regardent, les yeux dans les yeux. Il est nerveux et muet, ne sait pas quoi faire ensuite, alors c'est elle qui dit « Viens avec » et l'emmène chez elle, où il passe la nuit, enlacé à elle dans son petit lit, puis la nuit suivante, et une troisième, et les autres, innombrables, du reste de l'année, et les nombreux hivers d'après, et toutes les heures déconcertantes encore à venir.

DOUBLE SUITE PARENTALE



Peut-être était-ce l'usage fréquent de l'expression « pour la vie » qui donnait à ces réunions un côté si crispant. Comme dans « C'est votre maison pour la vie », refrain qu'entrepreneurs du bâtiment, architectes, décorateurs et agents immobiliers entonnaient à chaque suggestion d'une nouvelle extravagance hors de prix. Le sous-entendu était clair : si c'est l'endroit où vous allez mourir, lâchez-vous et faites chauffer la carte bleue, non ? Choisissez peut-être les carreaux en vrai marbre plutôt que l'imitation en céramique. Peut-être le vrai bois de grange recyclé plutôt que sa réplique en mélaminé patinée en usine. Et pour les portes de placard, au lieu des panneaux en bois aggloméré, plutôt un bois exotique de haute qualité, comme, par exemple, l'ipé.

Il va sans dire qu'au passage tous les intervenants concernés prenaient commissions et dessous-de-table sur ces matériaux, ce qui constituait de belles incitations à proposer ces montées en gamme.

Leur *maison pour la vie* était un appartement de quatre pièces dans la banlieue nord de Park Shore, situé dans un immeuble qui porterait le nom de Shipworks une fois les rénovations terminées, en souvenir du premier propriétaire, une entreprise de construction nautique

aujourd'hui disparue. Le Shipworks était encore en pleins travaux – la dernière fois que Jack y avait fait un saut, seul restait son squelette métallique d'origine. Leur futur appartement n'était, pour l'heure, que du vent, un rectangle de ciel au cinquième étage, même si ledit bout de ciel était précisément délimité et minutieusement défini dans le dossier de demande de prêt qu'ils avaient mis de longues heures à remplir. Locataires leur vie durant, Jack et Elizabeth devenaient enfin propriétaires, enfin ils « prenaient racine », ainsi que l'avait formulé le représentant de la société de crédit, ce qui avait agacé Jack même s'il n'en avait rien dit. Elizabeth et lui s'étaient rencontrés en 1993 et on était en 2014, ils avaient donc déjà passé plus de deux décennies dans cette ville, autant dire que pour Jack ils y avaient déjà plutôt bien *pris racine*, merci beaucoup.

Ils avaient consacré une après-midi entière à lire, parapher, signer et authentifier des documents liés au prêt, après quoi ce dernier avait, enfin, été approuvé. Pour fêter ça, ils étaient allés au pied des palissades du chantier porter un toast à ce qui serait bientôt le Shipworks. Ils se trouvaient désormais à deux doigts d'accéder à la propriété, d'acquérir un bien immobilier qui, sans être encore à proprement parler un « bien », était balisé et défini avec une précision digne de la NASA quelque part dans les quatre cents pages du dossier de prêt que Jack avait sous le bras. Rien de ce qu'ils avaient accompli jusqu'ici ne leur avait paru d'une ampleur comparable à la signature de ces papiers. Un mariage, la naissance d'un enfant exigeaient moins de paperasse et beaucoup moins d'autorisations que l'obtention d'un crédit pour un logement qui n'avait pour l'instant qu'une existence virtuelle. Ils levèrent les yeux vers l'endroit où il allait se trouver. Jack se disait qu'à une autre époque, comme tout bon mari qui se respecte, il aurait pris sa femme dans ses bras pour lui faire franchir le seuil, mais bien sûr il n'y avait pas de seuil et Elizabeth n'aimait pas ces

niaiseries d'un autre temps. De toute façon, il n'avait jamais été assez costaud pour porter une personne dans ses bras.

« On va habiter *juste là*, dit-il le doigt pointé vers le néant que leur nid douillet occuperait bientôt, avec dans sa voix toute la révérence qui convenait à la solennité du moment. Et Toby va grandir juste là. »

Paupières plissées pour mieux voir, Elizabeth fronça les sourcils. « Je croyais que l'appartement était là-bas, fit-elle en désignant une autre portion de ciel.

— Ah bon ? J'aurais juré que c'était là. »

Celui-ci fut le premier de nombreux désaccords mineurs. Inventer son logement à partir de rien est source d'un nombre incalculable de questions imprévues, et Jack fut étonné de se rendre compte qu'il les prenait toutes à cœur. Elizabeth, par exemple, voulait remplacer les placards dans la cuisine par des étagères ouvertes et cette idée lui faisait à lui l'effet d'une hérésie, alors que pas une seule fois dans sa vie il ne s'était intéressé à l'ébénisterie de cuisine.

« Des étagères ouvertes ? » Il était horrifié.

« Oui !

— Tu veux que tout notre bazar » – il balaya la pièce d'un geste vague de ses deux mains – « soit à *l'air libre* ?

— Ce serait beau.

— Ce serait embarrassant !

— Non, regarde. » Attrapant son laptop, elle lui montra une photo. Une parmi les centaines de photos de cuisines qu'elle avait collectées, organisées, indexées, en plus des dizaines de pages web et de vidéos YouTube mises en favoris dans son navigateur – elle avait, comme d'habitude, tout fait « à la Elizabeth », abordé le sujet sous tous les angles et dans toutes ses dimensions. La photo que Jack avait sous les yeux montrait une cuisine où assiettes blanches, bols blancs et mugs blancs étaient empilés et logés avec goût parmi des petits objets

d'art fantaisistes sur des étagères en noyer. Une cuisine où presque tout était soit blanc soit couleur bois, où la vaisselle était assortie, sans la moindre trace de gras, le grand évier de ferme propre et vide, une cuisine dépourvue de tout le petit électroménager ordinaire – grille-pain, four micro-ondes, cafetière. Une cuisine semble-t-il destinée davantage à la réflexion et à la méditation qu'à la préparation d'un repas.

« Tu vois ? dit Elizabeth. C'est magnifique, non ? »

Jack acquiesça. « D'accord, ouais, superbe », répondit-il, aussi diplomate que possible. « Mais davantage grâce au million de dollars de budget qu'aux étagères ouvertes, je crois. »

Ils étaient installés au bar de leur petite cuisine encombrée de Wicker Park, avec son évier ordinaire moucheté de traces d'eau et plein de vaisselle sale qu'ils ne semblaient ni l'un ni l'autre avoir grande envie de récurer, son réfrigérateur maculé de traces de doigts laissées par un enfant de huit ans qui oubliait régulièrement de se laver les mains après avoir mangé ou joué, son grille-pain reposant sur un tapis de miettes brûlées, sa carafe de cafetière enduite d'une couche nébuleuse et plus ou moins permanente qui rappelait le fond d'une pipe à eau, son micro-ondes à la canopée intérieure repeinte en rouge croustillant, vestiges de toute une génération de sauces tomate explosives : le fossé entre leur vie et la vie des propriétaires d'étagères ouvertes était abyssal.

« Laisse-moi te montrer », dit Jack, qui se leva et alla ouvrir le placard du haut où était entreposé tout l'équipement en plastique : assiettes, couverts et tasses à bec amassés avant les deux ans de Toby, ainsi qu'un fatras de Tupperware avec (parfois) leurs couvercles. Un placard si densément peuplé que dès que Jack ouvrit la porte l'une des plus grandes boîtes en tomba pour aller rebondir piteusement sur le plan de travail, comme il s'y attendait. Perdant aussitôt son intégrité

structurelle, la pile se mua dans la foulée en une sorte de cascade de plastique qui se répandit par terre pour offrir à Jack une démonstration bien plus efficace encore que dans ses espoirs les plus fous.

Il regarda Elizabeth. Qui le regarda en retour et dit : « Je crois que je comprends où tu veux en venir.

— Qu'est-ce qui te pousse à penser qu'on pourrait avoir des étagères ouvertes ?

— J'ai dit que je comprenais.

— Il faut qu'on soit réalistes, insista Jack. Je veux dire, est-ce qu'il faut vraiment montrer tout ça ? Que tout le monde le voie ?

— Bon, premièrement : *ce tout le monde*, c'est qui ?

— Je ne sais pas. Nos invités.

— Et la dernière fois qu'on a eu des invités remonte à quand ?

— Ça arrive qu'on en ait.

— Et deuxièmement : si on avait des étagères ouvertes, ça ne donnerait pas ça, dit-elle en désignant la pagaille par terre. Ce serait bien mieux. *On* serait bien mieux. »

Ce qui, pour finir, devint leur principale fracture philosophique : leur nouvel appartement devait-il refléter leur réalité actuelle ou leurs aspirations futures ? Pour le concevoir, fallait-il prendre pour repère la façon dont ils vivaient ou la façon dont ils voulaient vivre ? Aux yeux d'Elizabeth, le déménagement à venir était une opportunité de bonification, non seulement de leur logement mais aussi de leur façon de fonctionner au sens large. Elle imaginait par exemple un « coin à loisirs créatifs », même si personne dans la famille n'avait jamais vraiment été très adroit de ses mains ; elle voulait aussi une « salle de jeux » où l'on disputerait des parties de tous ces jeux de société pleins de nostalgie, petits chevaux, Uno, cartes, même si Toby ne semblait montrer d'intérêt pour les jeux que lorsqu'il s'agissait de regarder des

vidéos d'autres joueurs en train de jouer ; et elle ne voulait « plus de télé », même si elle s'endormait devant presque tous les soirs. Jack avait du mal à entendre tout cela sans se dire qu'Elizabeth projetait toutes ses contrariétés sur l'architecture de leur nouveau logement, qu'elle intégrait ses reproches aux murs du Shipworks.

« Je veux une cheminée », dit-elle un soir au dîner, rompant le silence, alors qu'ils mangeaient leur salade en scrollant sans fin sur leur téléphone.

« Une cheminée ? » répéta-t-il en levant les yeux.

Elle acquiesça. « Comme celle-là. » Elle lui montra la photo sur son écran, tirée d'un magazine d'architecture, un couple d'âge moyen lisant sous la couette le soir, un feu crépitant au pied du lit. Peut-être dans un chalet. Peut-être dans les bois. Le couple affichait l'air serein et satisfait des détenteurs de plans d'épargne retraite bien garnis.

« Pas sûr que ce soit exactement ton style, commenta Jack.

— J'adore, répliqua-t-elle. Je veux une cheminée. Et tu sais quoi ? Je veux aussi lire plus.

— Mais tu lis sans arrêt.

— Pour le plaisir, je veux dire. Pas pour le boulot. Et je veux qu'on lise tous les deux, toi et moi, ensemble. Je voudrais qu'on lise tous les deux beaucoup plus.

— Tu trouves que je ne lis pas assez ?

— Je dis ça comme ça. Tu ne la trouves pas belle, cette image ? Ce serait chouette, non ? »

Posant fourchette et téléphone, Jack croisa les doigts devant lui et la considéra un moment. « Tout va bien ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Tu n'es pas insatisfaite ?

— Je vais bien, Jack.

— Parce qu'on dirait que tu es insatisfaite.

— Je vais tout à fait bien, vraiment.

— Mais tous ces aménagements que tu prévois pour le nouvel appartement. Les étagères ouvertes. Le pas-de-télé. La salle de jeux. Ta nouvelle esthétique minimaliste.

— Qu'est-ce qu'elle a, mon esthétique ?

— Ça ne ressemble pas exactement à *nous*. Ça donne l'impression que tu es peut-être insatisfaite, peut-être un peu malheureuse.

— Je ne suis pas malheureuse, le rassura Elizabeth en lui tapotant le bras. Ou en tout cas pas anormalement.

— Pas anormalement ? Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que je suis tout à fait aussi heureuse que je peux espérer l'être, à cette étape de ma vie.

— Et de quelle étape parle-t-on ?

— Du bas de la courbe en U. »

Ah oui bien sûr, la courbe en U : elle y avait souvent fait référence ces derniers temps, chaque fois que Jack la bousculait de cette façon-là. Un phénomène bien connu de certains économistes et des psychologues comportementaux, selon lequel, sur une vie, le bonheur avait tendance à suivre un schéma familial : les gens étaient plus heureux dans leurs jeunes années puis pendant leur vieillesse que pendant les décennies du milieu. Le bonheur était à son maximum autour de la vingtaine, puis à nouveau vers soixante ans, mais il touchait le fond entre les deux. Et c'était là que Jack et Elizabeth se trouvaient en ce moment, au fond de cette courbe, au milieu de leur vie, période qui s'illustre beaucoup moins en réalité par les fameuses « crises de la quarantaine » (un phénomène finalement plutôt rare puisque seulement 10 % des gens affirmaient en vivre une) que par sa lente et déroutante glissade vers une insatisfaction et une frustration chroniques. C'était, Elizabeth insistait bien là-dessus, une constante universelle : la courbe en U concernait aussi bien les hommes que les

femmes, les couples mariés que les célibataires, les riches que les pauvres, les actifs que les inactifs, les diplômés que les non-diplômés, les parents que les sans-enfants. Quel que soit le pays, quelles que soient la culture et l'origine ethnique, des décennies d'études démontraient scientifiquement qu'en milieu de vie les gens portaient en eux, en permanence, un sentiment qui, statistiquement parlant, était semblable à la perte d'un être cher. Voilà ce qu'on éprouvait, soutenait-elle, voilà à quel point on était loin de son pic du début de la vingtaine, selon les mesures objectives du bien-être. Elizabeth soupçonnait la biologie, la sélection naturelle, les pressions évolutionnistes vieilles de millions d'années, puisqu'il avait récemment été démontré par les primatologues que les grands singes faisaient exactement la même expérience de la courbe du bonheur, ce qui tendait à suggérer que cette tristesse particulière devait avoir assuré un avantage préhistorique, qu'elle devait avoir aidé nos ancêtres primates à survivre. Peut-être, avançait-elle, était-ce dû au fait que, dans tous les groupes, les membres les plus vulnérables étaient les jeunes et les vieux, si bien qu'il était important pour eux d'être heureux car, plus leur satisfaction était grande, moins ils prenaient de risques et plus ils étaient nombreux à survivre. Alors qu'au mitan de la vie le besoin était inverse : il était nécessaire de se sentir absolument insatisfait, d'éprouver un tourment intérieur qui pousse à aller se mesurer aux dangers du monde. Après tout, il fallait bien que quelqu'un s'y colle.

Elizabeth semblait trouver réconfortant que cet hiatus de milieu de vie tienne davantage à un câblage biologique qu'à un problème spécifique dans son couple ou dans sa vie. Mais ça ne réconfortait absolument pas Jack. Ça ne faisait que confirmer ses craintes. Tout ce qu'il entendait était que sa femme était triste.

« Je ne serai pas triste éternellement, cela dit, précisa Elizabeth. Un jour, quand on aura passé soixante ans, on sera de nouveau tous les deux aussi heureux qu'à notre rencontre. C'est en tout cas ce que note la science. C'est super, non ? D'avoir quelque chose de positif comme ça qui nous attend ?

— Ça fait pas mal de temps à attendre, ma chérie.

— Dans l'intervalle, il est important de faire ce qu'il faut pour gérer notre réalité émotionnelle. De nous lancer dans de nouvelles aventures, de nouvelles expériences, de réviser notre petite routine ici et là. Pour conserver la fraîcheur et l'intérêt des choses.

— D'où la cheminée ?

— Je crois qu'avoir une cheminée devant laquelle nous installer nous pousserait à lire davantage, c'est tout.

— Sauf que, fit Jack en reprenant sa fourchette, je n'aime pas les cheminées. »

Elle le dévisagea un instant.

« C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Tu n'aimes pas les cheminées et je ne le savais pas. Comment ça se fait ? »

Jack haussa les épaules.

« On n'a jamais eu l'occasion d'aborder le sujet.

— Qui n'aime pas les cheminées ?

— Moi.

— Mais pourquoi ?

— C'est sale, dit-il. Et dangereux.

— Dangereux ?

— Tu sais bien, à cause de la fumée. C'est mauvais pour Toby. Les particules. »

Elle fronça les sourcils, déroutée. « Tu n'aimes pas les cheminées à cause des particules ? »

Pour finir, cela donna lieu à tant de chamailleries et de coups de sang ridicules qu'ils finirent par décider de créer deux collections distinctes de pages Pinterest afin de les confier ensuite pour arbitrage au maître d'œuvre du Shipworks. Ils le chargèrent de combiner et de synthétiser ces deux ensembles afin de créer un intérieur qui serait, en somme, l'amalgame de leurs deux propres amalgames. Et ils se trouvaient à présent dans son bureau, prêts à visiter pour la première fois leur nouveau chez-eux.

Le maître d'œuvre – qui était aussi le responsable commercial, directeur financier et agent immobilier de l'ensemble du projet – n'était autre que Benjamin Quince, le vieil ami de Jack qui avait aussi longtemps été son propriétaire. Benjamin avait fini par abandonner son mémoire sur les nouveaux médias quand il lui était apparu qu'il réussirait bien mieux dans un tout autre domaine : l'immobilier. Publier les photos de Jack sur internet avait à l'époque été une publicité aussi inattendue qu'efficace, qui avait précisément piqué l'intérêt du genre de représentants de la pensée *mainstream* à laquelle Benjamin avait voulu résister en venant s'installer dans le quartier. Il s'était plaint haut et fort de l'arrivée d'une myriade de bobos jusqu'au moment où il avait pris conscience du montant des loyers qu'il allait pouvoir leur soutirer, réinvestissant ensuite les profits de la Fonderie dans l'achat d'autres vieux immeubles qu'il rénovait pour les louer, avant de faire de même dans des quartiers voisins eux aussi en transformation, créant finalement sa propre société de promotion immobilière spécialisée dans la conception, le financement et la construction d'immeubles d'habitation du grand Chicago, dont le siège social était installé *downtown*, dans le quartier des affaires. C'était

Benjamin qui les avait mis au courant de cette opportunité au Shipworks.

« Jack, Elizabeth, ça fait plaisir de vous voir », dit-il. Son grand bureau lumineux surplombait le fleuve. « Je vous sers quelque chose ? J'ai un carton entier d'eau hydrogénée pure, là-derrrière. Anti-inflammatoire, anti-oxydante, un pur joyau. Tellement meilleure pour le corps que la saleté qui sort du robinet. »

À l'époque où Jack l'avait connu, des lustres plus tôt, Benjamin affichait la maigreur et la pâleur des malnutris convaincus, indifférents aux vitamines. C'était désormais un homme robuste, en pleine force de l'âge ; un semi-marathonien qui disputait aussi des courses de trail, animait des séances de méditation tous les matins dans son bureau, et ne jurait que par les aliments et suppléments certifiés bio, refusant d'ingérer quoi que ce soit de transformé, de manufacturé, d'artificiel ou de médiatisé. C'était comme si toutes les positions antisystèmes qu'il avait défendues étudiant s'étaient radicalement restreintes pour ne plus concerner que le seul régime alimentaire. Sa peau avait l'aspect laqué de l'hydratation obsessionnelle. Sa barbe poivre et sel, longue et rigoureusement taillée en carré au niveau du menton, devenait plus courte sur les joues avant d'aller se fondre dans des cheveux courts et grisonnants eux aussi. Ses épaules musclées tendaient le tissu de son blazer. Quand il prit Jack dans ses bras, il le serra si fort que celui-ci laissa échapper un petit *ouf* involontaire.

« Je vous en prie », dit Benjamin avec un sourire en emmenant Jack et Elizabeth vers deux fauteuils Eames en cuir noir. La blancheur électrique de sa dentition d'albâtre témoignait de soins dentaires de haute volée. La peau éclatante de son visage semblait avoir un indice de rayonnement supérieur à celle du reste de son corps. « Asseyez-vous, fit-il. Mettez-vous à l'aise. C'est le grand jour, pas vrai ? L'heure du dévoilement ? J'ai terriblement hâte. »

Les murs du bureau de Benjamin étaient ornés de gigantesques rendus en 3D du Shipworks achevé, montrant pour la plupart un trottoir animé, des promeneurs de chiens et des cyclistes de sortie au crépuscule, avec derrière eux le bâtiment qui brillait d'une accueillante lueur orangée. C'était un immeuble à usage mixte, qui avait été conçu selon certains principes du nouvel urbanisme. Une construction à faible impact environnemental qui offrait des prestations de plusieurs sortes : des espaces de travail et d'habitation au rez-de-chaussée, de gigantesques penthouses au dernier étage, et au milieu deux douzaines de logements de tailles variées – trois-pièces et quatre-pièces, dont certains étaient réservés à un programme de logement social soutenu par des subventions de l'État fédéral. Acheter au Shipworks était la seule option pour Jack et Elizabeth s'ils voulaient vivre à Park Shore, dont le parc immobilier était presque exclusivement composé de grandes propriétés verdoyantes, de manoirs extravagants de la fin du XIX^e siècle ayant servi d'enclaves bucoliques aux familles huppées de l'Âge d'or et qui se vendaient toutes désormais plus d'un million de dollars. Le lieu, en gros, était hors de leur portée : les cours que donnait Jack à temps partiel ne lui rapportaient pas grand-chose et Elizabeth était à la tête d'une structure associative résolument modeste. Ils avaient toujours eu un budget serré, l'intégralité de leur paie étant avalée par les frais de garde et le loyer. Une fois seulement ils avaient réussi à épargner, grâce à une rentrée d'argent aussi faramineuse qu'imprévue, une mission en free-lance qu'Elizabeth avait décrochée quelques années plus tôt, pour laquelle elle avait touché une somme énorme qui végétait depuis sur un compte épargne dont Jack allait de temps en temps contempler le montant sur le site internet de leur banque : c'était plus d'argent qu'il n'en avait jamais eu dans sa vie. La somme avait fonctionné comme une cloison symbolique, ou un mur de soutènement, une chose épaisse et pesante

qui les protégeait des pressions du monde. Le simple fait de savoir qu'elle était là, cette cagnotte de secours, leur permettait de respirer, de se détendre.

Et Elizabeth avait convaincu Jack de la liquider entièrement, de l'engloutir en totalité dans leur maison pour la vie, au Shipworks.

Le Shipworks tenait son nom de la Chicago Shipworks, une société de construction navale fondée dans les années 1880 qui gérait un atelier de fabrication de voiliers sur les berges du lac Michigan et se servait jadis du bâtiment comme magasin d'exposition. Après la destruction de l'atelier par un incendie suspect, sur fond de faillite et de prime d'assurance, dans le courant des années 1950, le magasin avait été abandonné. C'était une belle construction en brique aux plafonds suffisamment hauts pour accueillir un mât et aux planchers laqués et luisants comme la coque d'un voilier, dotée d'une façade en plâtre en forme de proue de bateau. Lors de son acquisition, Benjamin s'était engagé à lui redonner son lustre du début du xx^e siècle. Il avait bien sûr voulu préserver les remarquables planchers d'origine, en bois de teck, qu'on utilisait d'ordinaire pour les ponts de bateau, mais malheureusement les ingénieurs avaient constaté que le bois était à présent trop friable pour être conservé. Alors les architectes avaient décidé de le remplacer par un matériau composite synthétique du nom de Permateck, beaucoup plus durable et visuellement très semblable à l'original. Quant aux murs en brique d'origine, une inspection diligentée par les services sanitaires de la ville avait trouvé dans leur mortier des substances toxiques en quantité largement supérieure aux seuils actuellement tolérés, si bien qu'on avait décidé de les abattre pour les remplacer par des murs plus modernes ayant l'apparence de la brique ancienne. On s'était ensuite aperçu que les cycles de gel intenses des rudes hivers de l'Illinois avaient eu raison de la magnifique façade en plâtre, qui se désagrégeait de l'intérieur. Elle avait donc été démolie.

Les ingénieurs travaillaient en ce moment même à l'impression en 3D de la façade de remplacement, à partir de photos de l'ancienne.

Autrement dit, le Shipworks aurait peu ou prou l'apparence exacte du bâtiment de 1890 même si littéralement tout ce qui le composait était neuf. D'où le slogan *La vie d'antan, le luxe du présent* étalé en gros caractères nautiques bleus sur toutes les affiches de la pièce.

« Je vais être honnête avec vous, dit Benjamin en leur souriant de derrière son bureau, je suis extrêmement, somptueusement, presque exagérément fier de ce projet. Dont j'ai confié la construction aux meilleures de mes équipes. Vous êtes prêts à en frissonner d'aise ? Oui ? Alors très bien, mettez ça. » Quand il leur tendit deux casques de réalité virtuelle, Jack comprit comment ils allaient pouvoir « visiter » un appartement qui n'était pas encore construit.

« Une technologie plus qualitative que celle dont ils se servent à Hollywood, dit Benjamin en les aidant à mettre leur équipement. Le dernier cri du dernier cri. »

Les casques attachés, Benjamin demanda « C'est bon, vous êtes prêts ? », puis il tapa quelque chose sur son clavier. Aussitôt, les deux écrans jumeaux prirent vie devant les yeux de Jack, qui se trouva brusquement debout dans un salon en trois dimensions tout à fait réaliste, il fallait le reconnaître.

Un salon d'une froideur minimaliste.

Tout y était blanc et noyer.

Jack soupira et regarda autour de lui. Il s'aperçut qu'à chaque mouvement de sa tête l'image dans ses lunettes s'ajustait. Il vit un canapé en cuir blanc, qui pourrait probablement être magnifique durant environ huit minutes, avant que survienne un douloureux accident causé par Toby et du jus de raisin. Et des étagères blanches à la décoration spartiate sur toute la hauteur d'un mur, aux livres de couleurs coordonnées rangés à l'horizontale, vases, cadres de photos et

objets d'art assortis. Et des murs de brique apparente, sans trace de télévision nulle part. Il y avait à la place des toiles bien plus grandes et bien plus chères que celles qu'Elizabeth et lui possédaient. Et un buffet derrière le canapé, sur lequel était posée une belle poterie, très certainement fragile. Et puis, dans le fond, une grande cuisine équipée d'immenses étagères ouvertes.

« Bienvenue dans votre *maison pour la vie*, dit Benjamin.

— C'est magnifique, entendit-il Elizabeth réagir quelque part hors du casque. La cuisine est parfaite. Et j'adore ce mur d'accent. » Elle faisait sans doute référence au mur recouvert de planches délavées et usées par les intempéries – du bois ancien de caractère.

« C'est du bois de grange recyclé, expliqua Benjamin. Du vrai bois d'authentiques granges de l'Amérique profonde. J'ai trouvé un super fournisseur.

— C'est splendide.

— Du bois pleine lame, évidemment, donc zéro émanation de formaldéhyde. Et l'encaustique des carreaux de sol est artisanale, garantie sans aucun additif artificiel. Vous voyez comment les murs donnent l'impression d'étinceler ? C'est parce qu'ils sont enduits d'une peinture aux cristaux énergisants qui reproduit les longueurs d'onde du soleil, pour le rythme circadien. Il y a aussi un système de filtration d'eau optimisé, précisément adapté à la composition de la bouillie toxique de Chicago, particulièrement chargée en plastiques et en métaux lourds. Des plaques à induction non polluantes. Un éclairage désinfectant à ultraviolets dans toutes les douches. Des purificateurs d'air pour nettoyer toutes les pièces des poisons industriels. Est-ce que vous avez la moindre idée du nombre de produits chimiques présents dans un seul grain de poussière ? C'est un nombre à cinq chiffres, je ne plaisante même pas. Les seigneurs des multinationales qui nous gouvernent ne veulent pas qu'on sache à quel point *respirer* est

dangereux de nos jours, alors la plupart des gens l'ignorent. Ils se laissent faire gaiement. Cuisinent au gaz. Des moutons dans un abattoir, pas vrai ? Mais vous n'aurez pas à vous préoccuper de ça. Vous allez vivre dans un environnement en phase avec votre corps naturel. Voyez-y un menu détox à *vie*. Je sais que ça n'était pas sur votre liste, mais je me suis permis. C'est, après tout, votre maison pour la vie.

— C'est fantastique, dit Elizabeth. J'adore.

— Et toi, Jack ? demanda Benjamin. Tu ne dis rien.

— Je regarde, c'est tout », répondit Jack avec un entrain calculé pour essayer de masquer sa crispation.

« Il déteste, fit Elizabeth.

— Non, je ne déteste pas. C'est juste que... ça ne semble pas avoir pris nos commentaires en considération.

— Ah oui, bien sûr, réagit Benjamin. C'est parce que tu n'as pas encore vu ta suite paternelle.

— Ma quoi ?

— Ta suite paternelle. Viens. »

Et brusquement, Jack se mit en mouvement, quitta le salon, traversa la cuisine et s'engagea dans un couloir, l'image flottait à peine, comme pour simuler sa démarche véritable, et la sensation de marcher sans avoir à marcher vraiment le désorientait un peu, lui donnait légèrement le vertige. Il entra en flottant dans une pièce si morne et triste que c'en était rebutant : de gros meubles apparemment en chêne sombre, des murs marron foncé, des draps vert bouteille sur ce qui ressemblait à un lit à eau, des rideaux peut-être bien noirs, un petit frigo à bière et une cible sur un mur. La pièce était très masculine et aux antipodes des tendances actuelles, si bien que Jack se demanda si c'était ça, l'image qu'il renvoyait, celle d'un homme qui a besoin de sa caverne d'homme.

« Bienvenue dans ta suite paternelle, annonça Benjamin.

— Je ne comprends pas. J'ai ma propre chambre ?

— Oui, ta suite à toi.

— Et Elizabeth, elle dort où exactement ?

— Dans la sienne. Loiiiiin à l'autre bout de l'appartement.

— T'es pas sérieux ?

— C'est aussi là-bas que j'ai mis la cheminée.

— Attends. » Jack arracha les velcros de ses lunettes et les retira.

« On a des chambres à coucher séparées ?

— Techniquement, on appelle ça “double suite parentale”, dit Benjamin en dessinant des guillemets dans l'air avec ses doigts. Ça figurait dans la page Pinterest de ta femme.

— C'est à la mode en ce moment, dit Elizabeth en retirant son masque à son tour.

— La mode, hein...

— Oui, confirma-t-elle. Les suites parentales séparées. Beaucoup s'y mettent.

— Tu veux qu'on fasse chambre à part ? dit Jack. Comme dans les années 1950 ? Comme Lucy et Ricky dans *I Love Lucy* ?

— Note qu'on ne serait pas *obligés* de faire chambre à part. C'est juste une possibilité qu'on s'offre, pour les nuits où on en aurait envie.

— Et si on n'en a jamais envie ?

— Jack, dit-elle doucement, on le fait déjà. »

C'était, selon lui, un peu trop d'informations à révéler à Benjamin, même si elle avait raison, même si, en effet, tous les deux s'étaient laissés aller à une routine qui les avait, au fil des ans, lentement mais sûrement poussés à dormir dans des pièces différentes la plupart des nuits. Ça avait commencé quand Toby avait deux ans. Il traversait une phase où il était devenu très difficile de le faire manger, et c'était une telle source de stress pour Elizabeth qu'elle se réveillait toutes les nuits sans parvenir à se rendormir, ruminant ses angoisses et ses inquiétudes

comme on peut le faire à trois heures du matin, pendant que Jack à côté d'elle dormait comme un bienheureux, venait se coller contre elle et l'étouffer sans se réveiller. Elizabeth décrivait une sorte de course-poursuite au ralenti qui avait manifestement lieu toutes les nuits dans leur grand lit queen size, où Jack roulait inconsciemment vers elle et la recouvrait d'un, deux ou (sans qu'on sache trop comment) trois de ses membres, l'enveloppait et la recouvrait au point de parfois même s'agripper à elle, de telle sorte qu'elle n'avait plus d'autre choix, pour se rendormir, que de rouler sur le côté pour se libérer, car sans ça c'était impossible – et le plus souvent, pile à l'instant où elle commençait enfin à sentir venir le sommeil, Jack revenait à la charge, il roulait vers elle et la recouvrait de tout son poids, si bien que de nouveau, elle était obligée de s'extraire de cette étreinte en roulant sur le côté, et le jeu continuait jusqu'à ce qu'il ne reste plus, tout au bord du matelas, qu'une si fine tranche de lit pour elle que cela devenait totalement intenable. Alors elle finissait par se lever et allait finir sa nuit sur le clic-clac de la pièce leur servant de bureau, sans que Jack n'en sache rien avant de se réveiller le lendemain matin, seul dans le lit, une fois de plus. Ça durait depuis près de sept ans maintenant. Jack, en ouvrant les yeux, s'apercevait qu'il avait été abandonné pendant la nuit. Ou bien, les soirs où Elizabeth se couchait tôt à cause d'un programme chargé le lendemain matin, il allait de lui-même dormir dans le bureau, sur le clic-clac, pour éviter tout ce calvaire à sa femme. Et même si cette pratique s'était enracinée au point de devenir une habitude au fil des ans, Jack se rendit brusquement compte qu'il continuait à y voir une simple phase, une de ces secousses temporaires dans la relation, qu'ils allaient surmonter pour renouer avec les corps enchevêtrés des nuits de leur jeunesse.

Graver cet arrangement dans le plan de leur *maison pour la vie* signifiait en revanche que ça n'était pas une phase. Il imagina le reste

de l'existence comme un néant froid et désolé où l'épouse avec qui il partageait ses jours était devenue sa colocataire. Cela lui fit penser à ses parents, qu'il n'avait connus que dormant dans des lits jumeaux.

« Je crois que sur la question de la double suite parentale, je suis totalement contre, dit-il.

— Tu n'es pas tout à fait convaincu ? dit Benjamin. J'entends. Mais réviser les plans pourrait prendre des mois et il y a deux ou trois choses à prendre en compte avant de retourner à la planche à dessin. Deux ou trois, disons, externalités.

— D'accord.

— Je songe à deux en particulier. Premièrement : le risque.

— Le risque ?

— Ou plutôt : comment le contrôler. Comment le disperser. Comme vous n'êtes pas sans le savoir, pendant la construction, nous avons rencontré quelques petits hics de fabrication, une augmentation brutale des coûts, non amortie, malheureuse, imprévisible. Notre risque s'en est trouvé accru. Les investisseurs sont sur les nerfs. Brusquement le projet ne ressemble plus au véhicule d'investissement sûr dont ils ont besoin. Ils pourraient se retirer.

— Et tout torpiller ?

— C'est une possibilité, mais ça pourrait causer un retard de construction susceptible de durer le temps des inévitables actions en justice. Six mois ? Un an peut-être, maximum ?

— Un an ?

— Peut-être même deux, en fait.

— Mais on a déjà payé !

— Et ça a été très malin de votre part. Vous avez aidé à contrôler les risques afférents à l'ensemble du projet en transférant une partie sur vos têtes. Merci.

— On a vidé notre compte épargne, Ben.

— Et j'ai conscience que ça peut être contrariant. Mais je ne suis pas certain que vous compreniez l'importance de la gestion du risque. Je suis sincère. Rien de grand n'a jamais été accompli sans ça

— Toutes nos économies, Ben. Toutes. On n'a pas de quoi payer à la fois notre loyer et les mensualités du prêt pendant un an.

— Jack, tu sais quel est le plus vieux livre du monde ?

— Non.

— C'est un livre de comptes, en Mésopotamie, datant de six mille ans. Avant l'invention de la littérature, avant que les hommes se gouvernent, avant la religion. Et ce livre, tu sais ce qu'il est ? Tu sais ce qu'il a été nécessaire d'inventer avant d'inventer toutes ces autres choses ? L'assurance, Jack. L'indemnisation. Le financement de projets. La responsabilité limitée. Tu comprends ce que je te dis ?

— Honnêtement, pas du tout.

— Construire de grandes choses est *risqué*, Jack, et l'humanité n'a réussi à le faire que le jour où elle a compris comment disperser le risque. Les Sumériens ont été les premiers à le faire et ils ont donné naissance au premier empire du monde. Ils ont imaginé une façon d'assurer toutes ces expéditions en territoire inexploré, tous ces navires et toutes ces caravanes partant affronter des périls inconnus. L'Histoire se souvient des hommes, les Marco Polo et autres Magellan, mais les héros véritables de ces récits, ce sont ceux qui ont rendu le risque possible.

« En gros, les gens comme vous.

« Sans vouloir me vanter, c'est vraiment à ça que j'excelle, à créer l'alchimie entre tous ces intérêts hétéroclites, investisseurs, porteurs de projets, acquéreurs, fournisseurs, prêteurs, entrepreneurs et j'en passe. Mes projets sont de vastes créatures d'une scandaleuse complexité – compliqués, indociles, asynchrones, un brin baroque. Il faut un sérieux savoir-faire pour financer des trucs de cette envergure. Mais ça

a toujours été mon talent de rassembler les gens. En tant qu'artiste, j'étais médiocre, mais j'étais doué pour la logistique, et un putain de Mozart du *risk management*. Alors ne vous en faites pas. Je vais trouver une solution.

— D'accord. Très bien. Et du coup, on fait quoi ?

— On finalise maintenant. On approuve les plans d'un maximum d'appartements, le plus vite possible, pour minimiser l'exposition au risque des investisseurs. C'est la première externalité.

— Et la seconde ?

— La seconde, c'est le divorce.

— Pardon ?

— Je ne suis pas en train de suggérer quoi que ce soit vous concernant vous, les amis, précisa Benjamin avec un grand sourire. Mais bon, vous savez, un mariage sur deux... ?

— Ouais.

— Et beaucoup de monde de nos jours choisit de cohabiter après un divorce. Pour les enfants.

— Les gens continuent à vivre ensemble après s'être séparés ?

— Bien sûr. Beaucoup de couples trouvent ça idéal. Chacun a sa chambre, avec une entrée séparée. Comme ça, en cas de divorce, vous pouvez continuer à vivre sous le même toit, en limitant au strict minimum le traumatisme pour Toby. Ça ne serait pas génial, ça, pour lui ? Pas de week-ends loin de chez lui, pas de nuits démoralisantes dans le petit appartement vide et déprimant de papa. »

Jack regarda sa femme. « Tu prévois de demander le divorce ?

— Jack, c'est notre maison pour la vie, dit-elle. Ce n'est pas mieux si elle s'adapte à toutes les possibilités ?

— Tu n'as pas répondu.

— Ce n'est pas une mise en examen de notre couple. Simplement une question de qualité de sommeil.

— Je peux dire quelque chose ? intervint Benjamin. Essaie d’y voir moins une critique qu’une assurance, Jack. On ne contracte pas une assurance pour son bateau parce qu’on veut le voir couler, si ? Pareil ici. Prévoir une aile pour madame et une aile pour monsieur ne signifie rien de particulier. Vois-le comme une protection contre le risque inhérent à toute aventure humaine d’envergure.

— Mais, objecta Jack, ça paraît tellement, je ne sais pas moi, tellement peu romantique. Tellement pragmatique.

— Ce n’est pas toi qui me dis sans arrêt qu’il faut être réaliste ? remarqua Elizabeth.

— Si.

— Eh ben voilà, je suis réaliste.

— Et c’est sur ce sujet-là, entre tous, que tu choisis de l’être ? Sur celui-là ? »

Comment avaient-ils si soudainement et si complètement pu inverser les rôles ? C’était Jack à présent qui incarnait les grandes aspirations, qui voulait que leur maison ne reflète pas leur vraie vie mais une version idéalisée de cette vie, version dans laquelle Elizabeth et lui s’endormiraient et se réveilleraient ensemble, où ils seraient d’accord sur tout. Nostalgique, il désirait ardemment retrouver l’intensité, l’électricité et l’harmonie de leurs premières années. Ce lointain hiver où ils s’étaient rencontrés, Jack avait passé toutes les nuits dans son petit appartement, à dormir avec elle dans son lit minuscule. Ils se réveillaient le matin engourdis de s’être serrés si fort.

Jack repensa à cet hiver-là, à ces mois pendant lesquels ils avaient été séparés par la distance d’une ruelle. Tout ce qu’ils voulaient à l’époque, c’était supprimer l’espace entre eux. Et à présent, ils étaient là, vingt ans plus tard, en train de le recréer.

#Gratitude

Merci, Reagan Arthur, pour la confiance que tu as accordée à ce livre et pour l'efficacité avec laquelle tu as présidé à sa naissance. Merci, Gabrielle Brooks, Isabel Yao Meyers, Emily Murphy, Edward Allen, Zachary Lutz, John Vorhees, Oliver Munday, et toute l'incroyable équipe de Knopf.

Merci, Emily Forland qui, non contente de si bien défendre ma cause, est aussi une véritable associée sur le plan créatif et une amie. Merci, Marianne Merola, Henry Thayer, Gail Hochman, John Spano et tous les autres membres de ma famille chez Brandt & Hochman.

Merci aux lecteurs généreux qui ont jeté un œil aux versions précédentes pour leurs conseils inestimables : Peter Geye, Mark Abrams, Patrick Thomas, et Jessica Flint.

Merci à mes éditeurs, agents, traducteurs et correcteurs étrangers. Votre brillant travail permet d'apporter ce livre aux lecteurs dans le monde.

Merci, Tim O'Connell, ton soutien et ta camaraderie comptent énormément pour moi. Merci, Michelle Weiner, pour ton enthousiasme sans failles et tes encouragements. Merci, Javier Ramirez, pour la visite haute en couleur du Wicker Park des années 1990.

Merci au Den Creek Ranch des Flint Hills pour son hospitalité.

Merci à mes parents d'être de bien meilleurs parents que les parents dans mes romans, merci de m'avoir toujours soutenu – je vous aime.

Merci à ma femme, Jenni Groyon qui, tout en sachant que les lecteurs de ce livre partiraient sûrement du principe que c'est *notre* mariage que j'y ai décrit, m'a tout de même encouragé. Merci. Ton amour est le cadeau de ma vie.

Pour finir, merci à tous les parents qui m'ont tant appris sur la parentalité – sur ses hauts comme sur ses bas – en partageant leurs histoires, en m'ouvrant leur cœur et parfois même leur maison. Merci, Jen et JT, Anne Marie et Patrick, Aaron et Jessica (un merci tout particulier à Jess qui a inspiré « Le craquage »), Mark et Marlana, Chris et Shawna, Kelley et Sam, Erica et Matt, Naomi et Ted, Anne et Chris, Eric et Melissa, Michael et Valerie.

Surtout Valerie... merci. Tu nous manques à tous tellement.

*

Remerciements de la traductrice

Un grand merci à Nadine Ribet, docteure en anthropologie culturelle et en ethnologie, autrice de *Feu*, ami ou ennemi, paru aux Éditions Dunod, à Fabienne Gondrand, traductrice et passionnée de tennis, à Florence Sèdes, professeure d'informatique à l'Université Toulouse 3 et chercheuse en sciences des données à l'IRIT, ainsi qu'à mon cousin Vincent, jeune retraité de la Silicon Valley, qui ont bien voulu m'aiguiller sur les passages techniques liés à leur spécialité. S'il reste des erreurs, ce ne sera pas de leur fait.

Et, pour leurs indispensables suggestions d'améliorations, merci aussi, chez Gallimard, à Providence Garçon, à Matthieu Dersy et, bien sûr, à Tiffany Gassouk, éditrice.

Pour une traduction, il faut toute une équipe.

Bibliographie

L'une des grandes joies que je trouve dans l'écriture d'un livre tient à la permission que cela me donne d'explorer les diverses petites choses qui retiennent mon attention, de plonger dans tous ces sujets qui me déconcertent, m'amuse ou me stupéfient. Et les plongeurs de ce genre, dans le cadre de ce livre, ont été nombreux. Chaque jour m'a apporté son lot de découverte et d'émerveillement et j'aimerais lancer un merci général à tous les psychologues, sociologues, neurologues, biologistes de l'évolution, économistes, sexologues, thérapeutes, philosophes, médecins, experts en mégadonnées et tous les autres encore qui travaillent si dur à comprendre de quoi sont faites nos têtes étranges, indisciplinées, miraculeuses et bordéliques.

Je dois en particulier beaucoup aux ouvrages suivants.

Sur le placebo médical et la culture du bien-être : *Le syndrome du bien-être*, de Carl Cederström et André Spicer (traduction française d'Édouard Jacquemont) ; *The Mind Made Flesh*, de Nicholas Humphrey (qui a inspiré la théorie d'Otto Sanborne sur l'utilité de la certitude dans la guérison) ; *Natural*, d'Alan Levinovitz ; *Meaning, Medicine and the « Placebo Effect »*, de Daniel E. Moerman ; *Placebo Talks*, sous la direction d'Amir Raz et Cory S. Harris ; *The Gospel of Wellness*, de Rina Raphael.

Sur le mariage, l'amour, les relations sexuelles et la parentalité : *Arousal et Male Sexuality*, de Michael Bader ; *Open to Desire*, de Mark Epstein ; *Marriage Confidential* de Pamela Haag ; *À propos d'amour*, de Bell Hooks (traduction française d'Alex Taillard et Florence Zheng) ; *L'amour terroriste*, de Michael Vincent Miller (traduction française de Bella Arman) ; *Can Love Last ?*, de Stephen A. Mitchell (qui a inspiré la théorie de Kyle selon laquelle, dans un couple, on reproduit les souffrances de l'enfance) ; *L'intelligence érotique, faire vivre le désir dans le couple* (traduction française de Valérie Moran) et *Je t'aime, je te trompe* (traduction française de Valérie Bourgeois) d'Esther Perel ; *Monogamie*, d'Adam Phillips (traduction française de Jean-Luc Fidel) ; *Au commencement était le sexe*, de Christopher Ryan et Cacilda Jethá (traduction française de Richard Robert) ; *Overwhelmed*, de Brigid Schulte ; *All Joy and No Fun*, de Jennifer Senior ; *Midlife*, de Kieran Setiya ; *Why have kids ?*, de Jessica Valenti.

Sur les réseaux sociaux, la désinformation, les algorithmes et le complotisme : *The Formula*, de Luke Dormehl ; *The Chaos Machine*, de Max Fisher ; *Stop aux réseaux sociaux ! Dix bonnes raisons de s'en méfier et de s'en libérer*, de Jaron Lanier (traduction française de Gilles Bardiaux) ; *Nine Algorithms that Changed the Future*, de John MacCormick ; *Post-Truth*, de Lee McIntyre ; *The Misinformation Age*, de Cailin O'Connor et James Owen Weatherall ; *Likewar*, de P. W. Singer et Emerson T. Brooking ; *Outnumbered*, de David Sumpter.

Sur la gentrification, l'authenticité, l'immobilier et Wicker Park : *Liz Phair's Exile in Guyville*, de Gina Arnold ; *Neo-Bohemia*, de Richard Lloyd (qui a inspiré la théorie de Benjamin Quince sur les artistes en gestionnaires du risque en entreprise) ; *The Authenticity Hoax*, d'Andrew Potter ; *Snob Zones* de Lisa Prevost ; *Naked City*, de Sharon Zukin.

Sur les Flint Hills et la prairie : *Plain Pictures*, de Joni L. Kinsey ; *PrairyErth*, de William Least Heat-Moon ; *Conducting Prescribed Fires*, de John R. Weir.

L'histoire de l'âme humaine se promenant sous la forme d'une souris est tirée de *Folktales of Norway*, sous la direction de Reidar Christiansen. Le morceau interprété à l'Empty Bottle est « 6'1 » de Liz Phair.

La théorie d'Otto Sanborne sur l'amour ainsi que son expérience de déclenchement d'un coup de foudre ont été inspirés par « The Experimental Generation of Interpersonal Closeness: a Procedure and Some Preliminary Findings » d'Arthur Aron, Edward Melinat, Elaine N. Aron, Robert Darrin Vallone et Renee J. Bator, paru dans le volume 23, n° 4 (1997) de la revue *Personality and Social Psychology Bulletin*, et décrite plus tard par Mandy Len Catron dans son livre, *Comment tomber amoureux d'un parfait inconnu* (traduction française de Clémence Allibert et Lucile Débrosse).

Je me suis appuyé sur plusieurs études et articles universitaires sans explicitement les citer. Les voici :

Cargill, Kima. « The Myth of the Green Fairy: Distilling the Scientific Truth About Absinthe », *Food, Culture & Society* 11, n° 1 (mars 2008), 87-99.

Cherkin, Daniel C., Karen J. Sherman, Andrew L. Avins, Janet H. Erro, Laura Ichikawa, William E. Barlow, Kristin Delaney *et al.*, « A Randomized Trial Comparing Acupuncture, Simulated Acupuncture, and Usual Care for Chronic Low Back Pain », *Archives of Internal Medicine* 169, n° 9 (mai 2009), 858-66.

Crum, Alia J., William R. Corbin, Kelly D. Brownell, et Peter Salovey, « Mind over Milkshakes: Mindsets, Not Just Nutrients, Determine

- Ghrelin Response », *Health Psychology* 30, n° 4 (2011), 424-29.
- Danaher, John, Sven Nyholm, et Brian D. Earp, « The Quantified Relationship », *American Journal of Bioethics* 18, n° 2 (février 2018), 3-19.
- Dutton, Donald G. et Arthur P. Aron, « Some Evidence for Heightened Sexual Attraction Under Conditions of High Anxiety », *Journal of Personality et Social Psychology* 30, n° 4 (1974), 510-517.
- Earp, Brian D., Anders Sandberg et Julian Savulescu, « The Medicalization of Love », *Cambridge Quarterly of Healthcare Ethics* 24, n° 3 (juillet 2016), 323-36.
- Garcia, Justin R., James MacKillop, Edward L. Allier, Ann M. Merriwether, David Sloan Wilson, et J. Koji Lum, « Associations Between Dopamine D4 Receptor Gene Variation with Both Infidelity et Sexual Promiscuity », *PLoS One* 5, n° 11 (novembre 2010), 141-62.
- Holland, Rob W., Merel Hendriks, et Henk Aarts, « Smells Like Clean Spirit: Nonconscious Effects of Scent on Cognition et Behavior », *Psychological Science* 16, n° 9 (septembre 2005), 689-93.
- Levy, Karen E., « Intimate Surveillance », *Idaho Law Review* 51 (2014), 679-93.
- Matthews, Luke J. et Paul M. Butler, « Novelty-Seeking DRD4 Polymorphisms Are Associated with Human Migration Distance Out-of-Africa After Controlling for Neutral Population Gene Structure », *American Journal of Physical Anthropology* 145, n° 3 (juillet 2011), 382-89.
- Savulescu, Julian et Anders Sandberg, « Neuroenhancement of Love et Marriage: The Chemicals Between Us », *Neuroethics* 1, n° 1

(mars 2008), 31-44.

Schwandt, Hannes, « Unmet Aspirations as an Explanation for the Age U-Shape in Wellbeing », *Journal of Economic Behavior & Organization* 122 (février 2016), 75-87.

Seshadri, K. G., « The Neuroendocrinology of Love », *Indian Journal of Endocrinology and Metabolism* 20, n° 4 (juillet-août 2016), 558-63.

Veissière, Samuel et Leona Gibbs-Bravo, « Juicing: Language, Ritual, and Placebo Sociality in a Community of Extreme Eaters », *Food Cults: How Fads, Dogma, and Doctrine Influence Diet*, sous la direction de Kima Cargill, Lanham, Md, Rowman & Littlefield, 2016, 63-86.

Watts, Tyler W., Greg J. Duncan et Haonan Quan, « Revisiting the Marshmallow Test: A Conceptual Replication Investigating Links Between Early Delay of Gratification et Later Outcomes », *Psychological Science* 29, n° 7 (juillet 2018), 1159-77.

Weiss, Alexander, James E. King, Miho Inoue-Murayama, Tetsuro Matsuzawa et Andrew J. Oswald, « Evidence for a Midlife Crisis in Great Apes Consistent with the U-Shape in Human Well-Being », *Proceedings of the National Academy of Sciences* 109, n° 49 (décembre 2012), 19949-52.

Wudarczyk, Olga A., Brian D. Earp, Adam Guastella et Julian Savulescu. « Could Intranasal Oxytocin Be Used to Enhance Relationships? Research Imperatives, Clinical Policy, and Ethical Considerations », *Current Opinion in Psychiatry* 26, n° 5 (septembre 2013), 474-84.

Les études suivantes sont citées dans « Le craquage » :

Ambady, Nalini, Margaret Shih, Amy Kim et Todd L. Pittinsky, « Stereotype Susceptibility in Children: Effects of Identity

- Activation on Quantitative Performance », *Psychological Science* 12, n° 5 (septembre 2001), 385-90.
- Barber, Theodore X., « Hypnosis, Suggestions, et Psychosomatic Phenomena: A New Look from the Standpoint of Recent Experimental Studies », *American Journal of Clinical Hypnosis* 21, n° 1 (juillet 1978), 13-27.
- Bergman, Nils J., Lucy L. Linley, et Susan R. Fawcus, « Randomized Controlled Trial of Skin-to-Skin Contact from Birth versus Conventional Incubator for Physiological Stabilization in 1200- to 2199-Gram Newborns », *Acta Pædiatrica* 93, n° 6 (juin 2004), 779-85.
- Birch, Leann L. et Diane W. Marlin, « I Don't Like It; I Never Tried It: Effects of Exposure on Two-Year-Old Children's Food Preferences », *Appetite* 3, n° 4 (décembre 1982), 353-60.
- Bluestone, Cheryl et Catherine S. Tamis-LeMonda, « Correlates of Parenting Styles in Predominantly Working- and Middle-Class African American Mothers », *Journal of Marriage and Family* 61, n° 4 (novembre 1999), 881-93.
- Bystrova, Ksenia, « Skin-to-Skin Contact and Suckling in Early Postpartum: Effects on Temperature, Breastfeeding and Mother-Infant Interaction », thèse de doctorat, Karolinska Institutet (Suède), 2008.
- Carruth, Betty Ruth, Paula J. Ziegler, Anne Gordon et Susan I. Barr, « Prevalence of Picky Eaters Among Infants and Toddlers and Their Caregivers' Decisions About Offering a New Food », *Journal of the American Dietetic Association* 104, supp. 1 (janvier 2004), 57-64.
- Carruth, Betty Ruth, Paula J. Ziegler, Anne Gordon et Kristy Hendricks, « Developmental Milestones and Self-Feeding

- Behaviors in Infants and Toddlers », *Journal of the American Dietetic Association* 104, supp. 1 (janvier 2004), 51-56.
- Casey, Rosemary et Paul Rozin, « Changing Children's Food Preferences : Parent Opinions », *Appetite* 12, n° 3 (juin 1989), 171-82.
- Cashdan, Elizabeth, « Adaptiveness of Food Learning and Food Aversions in Children », *Social Science Information* 37, n° 4 (décembre 1998), 613-32.
- Chiang, Wen Chi et Karen Wynn, « Infants' Tracking of Objects and Collections », *Cognition* 77, n° 3 (décembre 2000), 169-95.
- Cornish, Alison M., Catherine A. McMahon, Judy A. Ungerer, Bryanne Barnett, Nicholas Kowalenko et Christopher Tennant, « Maternal Depression and the Experience of Parenting in the Second Postnatal Year », *Journal of Reproductive and Infant Psychology* 24, n° 2 (2006), 121-32.
- Crum, Alia J. et Ellen J. Langer. « Mind-Set Matters: Exercise and the Placebo Effect », *Psychological Science* 18, n° 2 (février 2007), 165-71.
- Cummings, E. Mark et Patrick T. Davies, « Maternal Depression and Child Development », *Journal of Child Psychology and Psychiatry* 35, n° 1 (janvier 1994), 73-112.
- De Chateau, Peter et Britt Wiberg, « Long-Term Effect on Mother-Infant Behaviour of Extra Contact During the First Hour Post Partum II: A Follow-up at Three Months », *Acta Paediatrica* 66, n° 2 (mars 1997), 145-51.
- Dishion, Thomas J. et Gerald R. Patterson, « The Timing and Severity of Antisocial Behavior: Three Hypotheses Within an Ecological Framework », *Handbook of Antisocial Behavior*, sous la direction de

- David M. Stoff, James Breiling et Jack D. Maser, Hoboken, N.J., John Wiley & Sons, 1997, 205-17.
- Dovey, Terence M., Paul A. Staples, E. Leigh Gibson et Jason C. G. Halford, « Food Neophobia and 'Picky/Fussy' Eating in Children: A Review », *Appetite* 50, n^{os} 2-3 (mars-mai 2008), 181-93.
- Dumas, Jean E. et Christine Wekerle, « Maternal Reports of Child Behavior Problems and Personal Distress as Predictors of Dysfunctional Parenting », *Development et Psychopathology* 7, n^o 3 (juin 1995), 465-79.
- Feldman, Ruth, Aron Weller, Lea Sirota et Arthur I. Eidelman, « Testing a Family Intervention Hypothesis: The Contribution of Mother-Infant Skin-to-Skin Contact (Kangaroo Care) to Family Interaction, Proximity, and Touch », *Journal of Family Psychology* 17, n^o 1 (mars 2003), 94-107.
- Flaten, M. A. et Terry Blumenthal, « Caffeine-Associated Stimuli Elicit Conditioned Responses: An Experimental Model of the Placebo Effect », *Psychopharmacology* 145, n^o 2 (juillet 1999), 105-12.
- Galloway, Amy T., Yoonna Lee et Leann L. Birch, « Predictors et Consequences of Food Neophobia et Pickiness in Young Girls », *Journal of the American Dietetic Association* 103, n^o 6 (juin 2003), 692-98.
- Goodman, Sherryl H. et Ian H. Gotlib, « Risk for Psychopathology in the Children of Depressed Mothers: A Developmental Model for Understanding Mechanisms of Transmission », *Psychological Review* 106, n^o 3 (juillet 1999), 458-90.
- Hamilton, Elizabeth B., Constance Hammen, Gayane Minasian et Maren Jones, « Communication Styles of Children of Mothers with Affective Disorders, Chronic Medical Illness, and Normal

- Controls: A Contextual Perspective », *Journal of Abnormal Child Psychology* 21, n° 1 (février 1993), 51-63.
- Harner, Lorraine, « Yesterday and Tomorrow: Development of Early Understanding of the Terms », *Developmental Psychology* 11, n° 6 (novembre 1975), 864-65.
- , « Comprehension of Past et Future Reference Revisited », *Journal of Experimental Child Psychology* 29, n° 1 (février 1980), 170-82.
- , « Immediacy et Certainty: Factors in Understanding Future Reference », *Journal of Child Language* 9, n° 1 (février 1982), 115-24.
- Herrenkohl, Roy C., Brenda P. Egolf et Ellen C. Herrenkohl, « Preschool Antecedents of Adolescent Assaultive Behavior: A Longitudinal Study », *American Journal of Orthopsychiatry* 67, n° 3 (juillet 1997), 422-32.
- Hobden, Karen et Patricia Pliner, « Effects of a Model on Food Neophobia in Humans », *Appetite* 25, n° 2 (octobre 1995), 101-14.
- Horodynski, Mildred A. et Manfred Stommel, « Nutrition Education Aimed at Toddlers: An Intervention Study », *Pediatric Nursing* 31, n° 5 (septembre 2005), 364, 367-72.
- Ingoldsby, Erin M., Gwynne O. Kohl, Robert J. McMahon et Liliana Lengua, « Conduct Problems, Depressive Symptomatology and Their Co-Occurring Presentation in Childhood as Predictors of Adjustment in Early Adolescence », *Journal of Abnormal Child Psychology* 34, n° 5 (octobre 2006), 602-20.
- Kelder, Steven H., Cheryl L. Perry, Knut-Inge Klepp et Leslie A. Lytle, « Longitudinal Tracking of Adolescent Smoking, Physical Activity, and Food Choice Behaviors », *American Journal of Public Health* 84, n° 7 (août 1994), 1121-26.

- Klimes-Dougan, Bonnie et Claire B. Kopp, « Children's Conflict Tactics with Mothers: A Longitudinal Investigation of the Toddler and Preschool Years », *Merrill-Palmer Quarterly* 45, n° 2 (avril 1999), 226-41.
- Laible, Deborah J. et Ross A. Thompson, « Mother-Child Conflict in the Toddler Years: Lessons in Emotion, Morality, and Relationships », *Child Development* 73, n° 4 (juillet-août 2002), 1187-203.
- Landray, Martin J. et Gregory H. Y. Lip, « White Coat Hypertension: A Recognised Syndrome with Uncertain Implications », *Journal of Human Hypertension* 13, n° 1 (janvier 1999), 5-8.
- Larson, Nicole I., Mary Story, Marla E. Eisenberg et Dianne Neumark-Sztainer, « Food Preparation and Purchasing Roles Among Adolescents: Associations with Sociodemographic Characteristics and Diet Quality », *Journal of the American Dietetic Association* 106, n° 2 (février 2006), 211-18.
- Lepper, Mark R. et David Greene, *The Hidden Costs of Reward*, London, Psychology Press, 1978.
- Lovejoy, M. Christine, Patricia A. Graczyk, Elizabeth O'Hare et George Neuman, « Maternal Depression and Parenting Behavior: a Meta-Analytic Review », *Clinical Psychology Review* 20, n° 5 (août 2000), 561-92.
- Lyons-Ruth, Karlen, David Zoll, David Connell et Henry U. Grunebaum, « The Depressed Mother and Her One-Year-Old Infant: Environment, Interaction, Attachment, and Infant Development », *New Directions for Child and Adolescent Development*, n° 34 (1986), 61-82.
- McGrath, Jacqueline M., Kathie Records, et Michael Rice, « Maternal Depression and Infant Temperament Characteristics », *Infant*

- Behavior and Development* 31, n° 1 (janvier 2007), 71-80.
- Phillips, Raylene, « The Sacred Hour: Uninterrupted Skin-to-Skin Contact Immediately After Birth », *Newborn and Infant Nursing Reviews* 13, n° 2 (juin 2013), 67-72.
- Pliner, Patricia et Karen Hobden, « Development of a Scale to Measure the Trait of Food Neophobia in Humans », *Appetite* 19, n° 2 (octobre 1992), 105-20.
- Resnicow, Ken, Matt Smith, Tom Baranowski, Janice Baranowski, Roger Vaughan et Marsha Davis, « 2-Year Tracking of Children's Fruit and Vegetable Intake », *Journal of the American Dietetic Association* 98, n° 7 (juillet 1998), 785-89.
- Rosenkranz, Richard R. et David A. Dzewaltowski, « Model of the Home Food Environment Pertaining to Childhood Obesity », *Nutrition Reviews* 66, n° 3 (mars 2008), 123-40.
- Scaramella, Laura V. et Leslie D. Leve, « Clarifying Parent-Child Reciprocities During Early Childhood: The Early Childhood Coercion Model », *Clinical Child and Family Psychology Review* 7, n° 2 (juin 2004), 89-107.
- Schulz, Laura E., Alison Gopnik et Clark Glymour, « Preschool Children Learn About Causal Structure from Conditional Interventions », *Developmental Science* 10, n° 3 (mai 2007), 322-32.
- Serra-Majem, Lluís, Lourdes Ribas, Carmen Pérez-Rodrigo, Reina García-Closas, Luís Peña-Quintana et Javier Aranceta, « Determinants of Nutrient Intake Among Children and Adolescents: Results from the enKid Study », *Annals of Nutrition and Metabolism* 46, supp. 1 (2002), 31-38.
- Singer, Martha R., Lynn L. Moore, Ellen J. Garrahe et R. Curtis Ellison, « The Tracking of Nutrient Intake in Young Children: The

- Framingham Children's Study », *American Journal of Public Health* 85, n° 12 (décembre 1995), 1673-77.
- Skinner, Jean D., Betty Ruth Carruth, Wendy Bounds et Paula Ziegler, « Children's Food Preferences: A Longitudinal Analysis », *Journal of the American Dietetic Association* 102, n° 11 (novembre 2002), 1638-47.
- Smith, Judith R. et Jeanne Brooks-Gunn, « Correlates and Consequences of Harsh Discipline for Young Children », *Archives of Pediatrics & Adolescent Medicine* 151, n° 8 (août 1997), 777-86.
- Sobal, Jeffery et Brian Wansink, « Kitchenscapes, Tablescales, Platescapes, and Foodscapes: Influences of Microscale Built Environments on Food Intake », *Environment et Behavior* 39, n° 1 (janvier 2007), 124-42.
- Solomon, C. Ruth et Françoise Serres, « Effects of Parental Verbal Aggression on Children's Self-Esteem and School Marks », *Child Abuse & Neglect* 23, n° 4 (avril 1999), 339-51.
- Strassberg, Zvi, Kenneth A. Dodge, Gregory S. Pettit et John E. Bates, « Spanking in the Home and Children's Subsequent Aggression Toward Kindergarten Peers », *Development and Psychopathology* 6, n° 3 (1994), 445-61.
- Sullivan, Susan A. et Leann L. Birch, « Infant Dietary Experience and Acceptance of Solid Foods », *Pediatrics* 93, n° 2 (février 1994), 271-77.
- Visalberghi, Elisabetta et Elsa Addessi, « Seeing Group Members Eating a Familiar Food Enhances the Acceptance of Novel Foods in Capuchin Monkeys », *Animal Behaviour* 60, n° 1 (juillet 2000), 69-76.

- Wardle, J., M. L. Herrera, L. Cooke et E. L. Gibson, « Modifying Children's Food Preferences: The Effects of Exposure and Reward on Acceptance of an Unfamiliar Vegetable », *European Journal of Clinical Nutrition* 57, n° 2 (février 2003), 341-48.
- Widström, A. M., V. Wahlberg, A. S. Matthiesen, P. Eneroth, K. Uvnäs-Moberg, S. Werner et J. Winberg, « Short-Term Effects of Early Suckling and Touch of the Nipple on Maternal Behaviour », *Early Human Development* 21, n° 3 (mars 1990), 153-63.

Photos : © Nathan Hill.

L'image est adaptée de *Natural Lipstick: Close Up of the Face of Young Woman with New Shiny Lipstick on Her Lips* par Yakobchuk Olena/stock.adobe.com.

L'image est adaptée de *Three Essays: On Picturesque Beauty; on Picturesque Travel; and on Sketching Landscape: To Which Is Added a Poem, on Landscape Painting* de William Gilpin. Londres: R. Blamire, 1794.

Titre original :
WELLNESS

© Nathan Hill, 2023.

En accord avec l'auteur. Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES FANTÔMES DU VIEUX PAYS, 2017 (Folio n° 6514)

TABLE DES MATIÈRES

Viens avec

Double suite parentale

#Gratitude

Bibliographie

NATHAN HILL

BIEN-ÊTRE

À l'aube des années 1990 à Chicago, en pleine bohème artistique, un homme et une femme vivent l'un en face de l'autre et s'épient en cachette. Rien ne semble les relier — elle est étudiante en psychologie, lui photographe rebelle. Mais lorsqu'ils se rencontrent enfin, le charme opère et l'histoire d'amour démarre aussitôt entre Elizabeth et Jack. Ils ont la vie devant eux et, même si leurs rêves et leurs milieux divergent, ils sont convaincus que leur amour résistera à l'épreuve du temps.

Mais qu'en est-il vingt ans plus tard ? Une fois que le couple s'est embourgeoisé, qu'il se débat avec un fils tyrannique, que le désir s'éteint à petit feu et que les rêves s'oublient ? L'achat d'un appartement sur plan devient alors le révélateur de tous les désaccords entre Elizabeth et Jack. Au fond, étaient-ils faits l'un pour l'autre ?

Bâti avec de malicieux va-et-vient dans le temps, *Bien-être* est la fresque épatante d'un amour dont le décor, Chicago, perd son âme à mesure que les sentiments s'abîment. Nathan Hill y décortique le couple et l'état de la *middle class* avec un panache,

une ingéniosité et un humour irrésistibles. Du grand roman américain au souffle palpitant.

Nathan Hill, auteur originaire de l'Iowa, a connu un immense succès international dès son premier roman, Les fantômes du vieux pays, sacré Révélation étrangère du magazine Lire et récompensé par le prix des Libraires Folio-Télérama. Bien-être, récemment paru aux États-Unis et en Angleterre, a fait sensation auprès de la presse et du public.

Cette édition électronique du livre
Bien-être de Nathan Hill
a été réalisée le 28 mai 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072999901 - Numéro d'édition : 548916).
Code produit : U48372 - ISBN : 9782072999949.
Numéro d'édition : 548920.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo